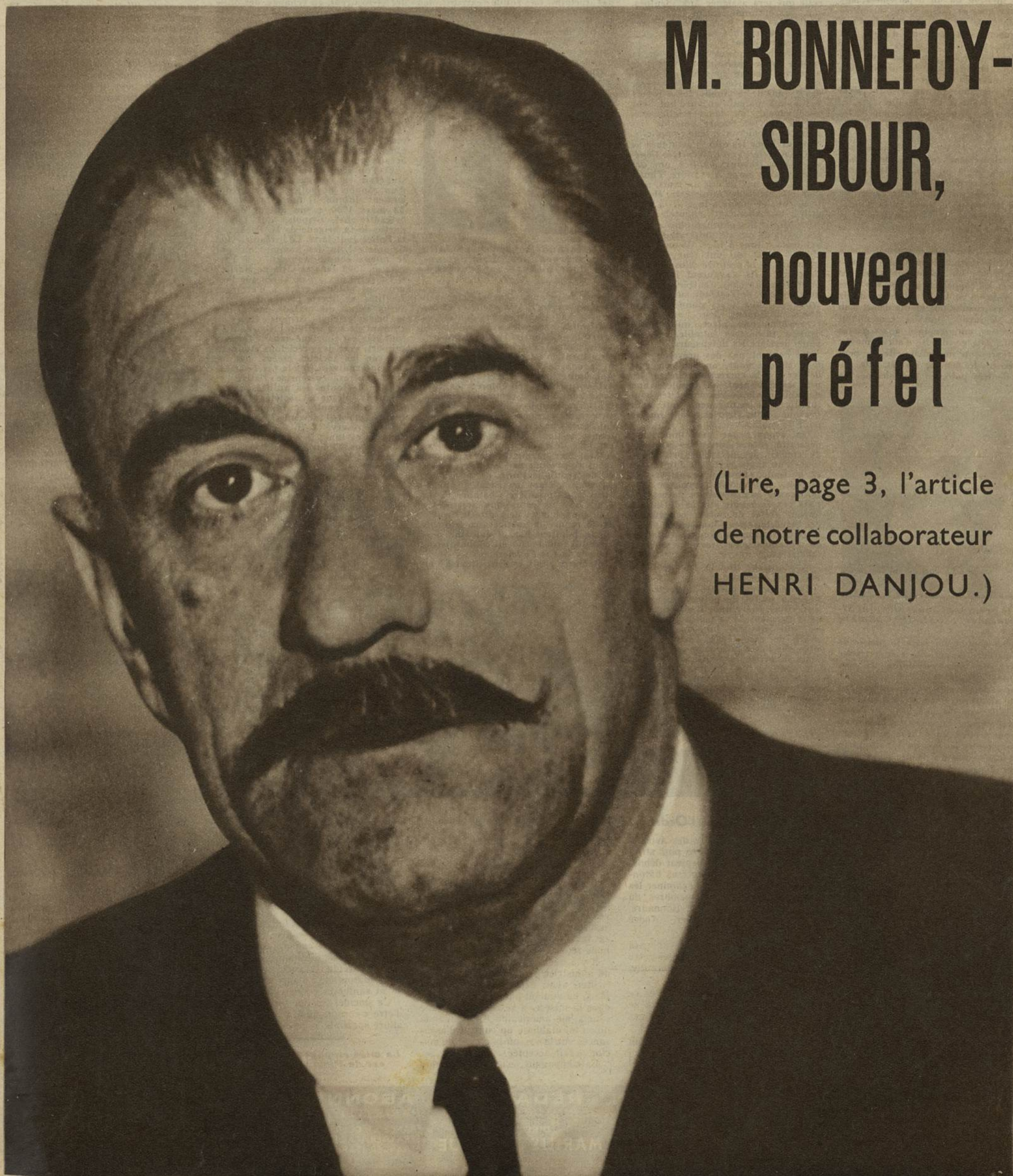


# DÉTECTIVE



**M. BONNEFOY-  
SIBOUR,  
nouveau  
préfet**

(Lire, page 3, l'article  
de notre collaborateur  
HENRI DANJOU.)



Le visage du nouveau Préfet de police, M. Bonnefoy-Sibour, se dessinait.

Bien des événements rendaient notre interview impressionnante.

A côté de nous, le cabinet de travail du Préfet de police était transformé en chambre de repos, un lit de camp en occupant le milieu...

Beaucoup de gens dans les couloirs : la transmission des pouvoirs d'un Préfet de police à un autre Préfet ne va pas sans allées et venues, sans animation imprévue.

M. Bonnefoy-Sibour travaillait à la table de M. Bressot, son directeur du cabinet, indifférent, semblait-il, à ce qui n'était pas les dossiers que, d'un crayon bleu, il rayait à grands traits.

Sa tête volontaire se penchait sur son buste droit.

Ce qui frappa le plus dans le visage du nouveau Préfet de police, c'est l'esprit de décision qu'il révèle.

M. Chiappe a aussi ce visage-là. Une voix séduisante peut faire oublier un regard droit, sans faiblesse, et des maxillaires bien accusés, révélateurs d'une énergie aujourd'hui rare. Sous la lumière des quatre vastes lampes, c'est le regard, la volonté de M. Bonnefoy-Sibour qui commencent par m'apparaître. Il abandonna son dossier. Il s'accordait du loisir. Il ne resta bientôt plus dans le cabinet aux trois bureaux qu'un homme véritablement séduisant...

M. Dumoulin, son compagnon de Seine-et-Oise, son actuel chef de cabinet, reprit le dossier abandonné et s'y plongea...

Maintenant que, l'ayant arraché à ses préoccupations, je pouvais examiner le nou-



veau Préfet de police, sous un autre angle, une image se dressa devant moi...

C'était en août de l'an dernier, sur les rives de la Seine. Un petit matin froid, où la Seine était barrée par les marinières en grève, où l'on respirait l'émeute. Deux cents gardes mobiles battaient la semelle sur la terre humide.

Un homme encore jeune, immense dans son pardessus au col relevé, se mêlait à nos groupes. M. Bonnefoy-Sibour, préfet de Seine-et-Oise, allait rendre la Seine à la liberté. Il avait froid, comme nous. Nulle nervosité ne se marquait sur ses traits mobiles. Ce général d'une attaque prévue pour l'aube ne pensait qu'à éviter la bataille...

Sur l'eau, les marinières renforçaient une barricade pittoresque : celles des péniches qu'ils avaient attachées les unes aux autres par d'épais filins. Ils étaient chez eux. De leurs bateaux, ils faisaient savoir au Préfet qu'ils se défendraient par tous les moyens, qu'ils avaient des gourdins et des fusils de chasse, qu'ils n'hésiteraient pas à s'en servir, pas plus qu'à couler leurs bateaux...

On a dit à ce moment-là de M. Bonnefoy-Sibour qu'il sut habilement concilier la force à la sagesse, qu'il brisa une résistance désespérée, sans qu'on eût à déplorer de douloureux incidents. Nous en eûmes la preuve.

Mes amis, disait M. Bonnefoy-Sibour aux marinières, nous ne vous voulons point de mal. Laissez-nous faire notre devoir.

Il calmait les assaillants impatients, en qui plusieurs nuits sans sommeil éveillaient une humaine colère.

Pas d'énervement, je vous en prie. Du calme. Ne répondez pas. Ne frappez pas. Pas de sang...

Pour être plus assuré d'une victoire pacifique, il fit donner les remorqueurs, laissant les hommes en arrière. Sur les péniches, de forts gaillards tendaient des gaffes longues ; un peuple de femmes soulevées les excitaient du geste et de la voix. Les remorqueurs fon-

cèrent dans la barrière des bateaux. Des lances à eau et à vapeur remplaçaient là les fusils de Draveil. Il y eut deux attaques. Au jour, le barrage était brisé. Il n'y avait pas eu de sang répandu et, cependant, le Préfet de l'eau avait fait tout son devoir...

J'ai revécu malgré moi cette scène, déjà ancienne, quand je me suis trouvé en face du nouveau Préfet de la rue.

Le téléphone résonna. On annonçait une manifestation sur les grands boulevards. Ici, comme là-bas, le vrai maître de Paris allait avoir à concilier la force à la sagesse...

J'irai moi-même, dit-il. Faites préparer ma voiture.

Le ton de sa voix était le même que lorsque, un moment plus tôt, il me rappelait sa naissance à la vie publique, ses débuts à Montpellier comme chef de cabinet de Marraud, qui fut depuis ministre de l'Intérieur, sa présence dans l'Aveyron, au côté de M. Milliès-Lacroix, l'existence tranquille qu'il avait vécue à Gray, où il resta pendant sept ans sous-préfet... Les souvenirs montèrent.

Comme la vie change !... J'étais à Béthune quand la guerre éclata. Il y avait là quarante mille mineurs ; ils extrayaient quatre mille tonnes de charbon par vingt-quatre heures. Ils tenaient sous le feu des bombes allemandes. Il fallait bien que le sous-préfet tint aussi. C'est là qu'un de mes enfants naquit, dans une cave...

Un sourire... Je souris aussi. M. Bonnefoy-Sibour ne me dit pas que sa conduite à Béthune lui mérita la première croix d'honneur qui fut attribuée à un civil pendant la guerre, une citation militaire, deux citations civiles, dont l'une disait : « Le sous-préfet de Béthune est un des fonctionnaires qui ont le plus honoré l'administration préfectorale... »

Je comprends bientôt pourquoi M. Bonnefoy-Sibour a souri... A l'armistice, après avoir été nommé préfet de l'Aisne (une des préfetures les plus difficiles à réorganiser), après s'être vu attribuer d'emblée le grade de

préfet de 2<sup>e</sup> classe, il fut compris dans la relève des préfets des régions libérées et envoyé à Limoges. Ce qui, si mes souvenirs sont précis, lui fit dire assez brutalement à Clemenceau :

— Au lendemain de la guerre, vous m'avez embrassé sur une place publique. Aujourd'hui, vous me limogez. Merci, Monsieur le Président...

J'ai rappelé ce trait au nouveau Préfet. Il se tait... Maintenant, que peut-il me dire que Paris ne sache. Nommé dans l'Aisne par son ancien préfet devenu ministre de l'Intérieur, il fut appelé à la Préfecture de Versailles, y dénoua bien des conflits, y resta pendant onze ans et demi, sans jamais solliciter un autre poste...

— Versailles, n'est-ce pas un peu Paris ? dit-il encore... Tous les grands problèmes de la région parisienne, ne m'a-t-il pas été nécessaire de les étudier un peu aussi ?...

Le regard du nouveau Préfet se fixa sur un point vague du bureau, comme si la complexité des préoccupations auxquelles il est destiné à faire face arrêtait un moment son esprit.

Il me sembla que tous les grands prédécesseurs de M. Bonnefoy-Sibour passaient dans sa vision rapide. Je lui parlais de la rue, hier troublée. D'un geste simple, il me rassura.

J'ai été désigné pour succéder à mon ami Chiappe. Je vais vivre dans cette ambiance parisienne que j'aime. Soyez assuré que j'y apporterai de la bonne humeur et un profond amour de l'ordre.

Un silence... Il répéta d'un ton volontaire :

— De l'ordre !...  
Son visage se détendit. Il reprit :  
— Contre le désordre !

Henri DANJOU.



Lors du conflit de la batellerie, M. Bonnefoy-Sibour exhorte un marinier au calme



Le nouveau préfet et le Président de la République.



M. Bonnefoy-Sibour est un apôtre de la puériculture.



Mercredi, à l'entrée en fonction, le préfet eut pour premier souci d'aller déposer une gerbe au monument aux morts de la Préfecture.

veau Préfet de police, sous un autre angle, une image se dressa devant moi... C'était en août de l'an dernier, sur les rives de la Seine. Un petit matin froid, où la Seine était barrée par les marinières en grève, où l'on respirait l'émeute. Deux cents gardes mobiles battaient la semelle sur la terre humide. Un homme encore jeune, immense dans son pardessus au col relevé, se mêlait à nos groupes. M. Bonnefoy-Sibour, préfet de Seine-et-Oise, allait rendre la Seine à la liberté. Il avait froid, comme nous. Nulle nervosité ne se marquait sur ses traits mobiles. Ce général d'une attaque prévue pour l'aube ne pensait qu'à éviter la bataille... Sur l'eau, les marinières renforçaient une barricade pittoresque : celles des péniches qu'ils avaient attachées les unes aux autres par d'épais filins. Ils étaient chez eux. De leurs bateaux, ils faisaient savoir au Préfet qu'ils se défendraient par tous les moyens, qu'ils avaient des gourdins et des fusils de chasse, qu'ils n'hésiteraient pas à s'en servir, pas plus qu'à couler leurs bateaux... On a dit à ce moment-là de M. Bonnefoy-Sibour qu'il sut habilement concilier la force à la sagesse, qu'il brisa une résistance désespérée, sans qu'on eût à déplorer de douloureux incidents. Nous en eûmes la preuve. Mes amis, disait M. Bonnefoy-Sibour aux marinières, nous ne vous voulons point de mal. Laissez-nous faire notre devoir. Il calmait les assaillants impatients, en qui plusieurs nuits sans sommeil éveillaient une humaine colère. Pas d'énervement, je vous en prie. Du calme. Ne répondez pas. Ne frappez pas. Pas de sang... Pour être plus assuré d'une victoire pacifique, il fit donner les remorqueurs, laissant les hommes en arrière. Sur les péniches, de forts gaillards tendaient des gaffes longues ; un peuple de femmes soulevées les excitaient du geste et de la voix. Les remorqueurs fon-



Dans sa famille, M. Bonnefoy-Sibour se repose des rudes devoirs dus à la Cité



M. Bonnefoy-Sibour, à une chasse présidentielle.



Préfet de l'Aisne, il ne commit pas une faute.



A peine venait-il d'être investi des pouvoirs de sa charge que le Préfet dut aller diriger le service d'ordre, le dimanche dans la soirée, place de l'Opéra.



# BONNEFOY-SIBOUR

Dans son bureau de la Préfecture de Police, M. Bonnefoy-Sibour entouré...

...de ses collaborateurs, M. Bressot (à gauche) et M. Dumoulin (à droite.)



A peine l'escroc de la villa des neiges était-il disparu que sa mort ébranlait le Parlement, soulevait des manifestations de rues...

# STAVISKY LE DÉMOLISSEUR



LE 17 FÉVRIER... Un mois déjà que Stavisky s'est écroulé, la tempe trouée, dans sa prison de neige. Un mois jour pour jour qu'une balle providentielle a frappé cet homme qui devait dans sa chute entraîner députés, hauts fonctionnaires et ministres.

La tempête ne s'est pas apaisée. La rafale souffle, arrachant, cramponnés à leurs fauteuils, hommes d'Etat et préfets. Un homme est mort, emportant dans sa tombe mille secrets dont se masquent aujourd'hui, en ricanant, ceux que la justice poursuit de son glaive. Mais l'ombre du mort du « Vieux Logis » ressuscite partout. Ceux-ci la fuient, comme un remords. Ceux-là veulent la saisir pour la brandir comme une arme de guerre. Autour de ce fantôme au front saignant, une bataille se livre. Justice ou vengeance ?

Le drame a débordé du cadre que lui imposait à l'origine un banal délit d'escroquerie. En allant un soir soulager sa conscience devant le sous-préfet des Basses-Pyrénées, l'obscur Tissier se doutait-il que l'écho de sa confession allait, comme une bombe, ébranler les assises du Pouvoir et amener l'opinion ? En envoyant en prison le loquace Tissier, M. d'Uhalt, le juge de Bayonne, pensait-il ainsi découvrir les premières failles d'un scandaleux édifice qui allait tout à coup s'effondrer avec un bruit de tonnerre ?

Tissier n'est qu'un pâle comparse, lui téléphona-t-on de Paris, dès le premier jour de l'instruction. L'homme qui a monté toute l'affaire, c'est le fameux Stavisky.

Stavis... comment ? s'étonna le juge.

...Ky.

Epelez-moi donc le nom, demanda l'honorable M. d'Uhalt.

Aujourd'hui, on ne dit même plus l'af-

faire Stavisky, mais l'« Affaire » tout court, comme on le disait au temps de l'accuse et de Panama. Et le drame, ce n'est plus le scandale d'un Crédit Municipal qui a émis plus de bons qu'il n'avait d'argent pour les rembourser ; le drame, ce n'est plus le « fait-divers » de Bayonne ; le drame, c'est celui de l'ineffable tourmente qu'a déchaînée la mort tragique de l'Aventurier, tout puissant hier, maintenant renié par ceux qui le protégeaient.

Dans ce fait-divers hors-série, vous ne trouverez d'autre arme que celle qui mit fin aux jours de l'escroc, d'autres gouttes de sang que celles qui rayaient le visage blême du suicidé ; mais penchez-vous : voici la peur et sa grande mâchoire claquante, la haine et son regard de proie, la calomnie et sa langue fourchue, l'injure et ses crachats. Voici les reniements, les démentis, les attaques, les horions, les ripostes, les ragots qu'on déverse à pleines hottes, sur les pas du fantôme à la tempe trouée.

Quel « fait-divers » pourrait nous offrir un tel spectacle ? Quel drame pourrait ainsi rivaliser en mystères et en coups de théâtre ?

Des mystères... Je ne veux parler ici, bien entendu, que de ceux qui se rattachent au côté policier et judiciaire de l'affaire. Si le suicide de Stavisky — le suicide par persuasion, tel que *Déetective* l'a exposé il y a deux semaines — ne paraît plus être discuté, bien des points concernant les événements qui ont précédé ou suivi cette mort opportune restent obscurs.

D'abord, il paraît certain que Voix et Pigaglio ont menti, lorsqu'ils ont exposé les circonstances dans lesquelles ils ont rejoint Stavisky. C'est Voix qui a accompagné Stavisky de Paris à Servoz par le train. L'auto de Pigaglio, la route, l'arrêt à Laroche ? Mensonges. Pourquoi ? Mystère.

Il est également établi que la retraite de Stavisky fut rapidement connue par la Sûreté Générale. Pigaglio, en revenant à Paris, en confia le secret à un avocat, qui lui

...et atteignait même, par des remous inattendus, des institutions et des personnalités, comme M. Emile Fabre, directeur de la Comédie Française...



...MM. Renard et Chiappe, anciens préfets de la Seine et de police, qui n'avaient rien à voir avec les scandales de ce nouveau Panama.

conseilla de se rendre rue des Saussaies. D'autre part, Pigaglio, revenant à Servoz, aperçut près de sa villa des inspecteurs et des gendarmes. Il alla ce soir-là — le 6 janvier — rendre visite à Stavisky, mais « oublia » de l'alerter. Voilà Stavisky cerné. On pouvait l'arrêter vivant. Stavisky sortait fréquemment, la nuit tombée.

Il y a enfin l'histoire des bijoux. Stavisky, on le sait, avant de prendre la fuite, avait reçu de Tissier pour deux millions de bijoux, provenant des coffres du Crédit



...obligeait à démissionner le ministre Chautemps...

...mettait en mauvaise posture, à Bayonne, le Crédit Municipal et Garat...

important. Même inaction de la Sûreté. Pourquoi ? Mystère. Ou, plutôt, si... Il y a une explication.

L'une des répercussions les plus étonnantes de l'affaire Stavisky a été de porter à son paroxysme la lutte sournoise qui minait, depuis longtemps déjà, les rapports de la Sûreté Générale et de la Préfecture de Police. Les futurs historiens de l'affaire pourront, sans déformer la vérité, consacrer à « la guerre des deux Polices » un chapitre qui ne sera pas le moins curieux de cette fabuleuse tragi-comédie.

Offensive du boulevard du Palais. Contre-offensive de la rue des Saussaies. La lutte se développa selon les meilleurs principes de la stratégie militaire.

Des deux côtés de la frontière, on avait à cœur, en vérité, de démontrer que si l'escroc en liberté provisoire avait pu rassembler des millions, ce n'était point par manque de vigilance.

Je le surveillais depuis dix ans, avait déclaré M. Chiappe dès le début de l'affaire et, ayant fait tous les rapports utiles, je n'attendais qu'un ordre pour l'arrêter, ordre qui n'est pas parvenu.

Mais, rue des Saussaies, on opposait à cette affirmation la fameuse déclaration de Mme Stavisky concernant M. Chiappe. Cette déclaration fut recueillie le 12 janvier, à 19 heures, par M. l'inspecteur principal Bony, en présence de trois autres inspecteurs, MM. Borel, Thiviet et Bonvères.

Mais Mme Stavisky, craignant d'en avoir trop dit, demanda que cette déclaration ne fût pas consignée au procès-verbal.

On y peut lire ces lignes :

— Mon mari m'a dit, dans le courant de l'hiver dernier, avoir été reçu très aimablement par le Préfet de Police. Il était allé le voir à la suite des incidents du Casino de Cannes. M. Dubarry assistait à cette entrevue. M. Chiappe fit apporter immédiatement le dossier de mon mari et déclara qu'il veillerait à ce qu'on ne l'ennuie plus et qu'on ne ferait rien pour l'empêcher de se relever. Une deuxième fois, mon mari, ajouta Mme Stavisky, fut reçu par M. Chiappe. Mais je ne peux donner sur cette seconde entrevue d'autres précisions...

Grave déclaration, à laquelle M. Chiappe, avant son départ de la Préfecture, opposa un démenti formel.

Sans doute pourrait-on confronter, devant le juge d'instruction, Mme Stavisky et l'inspecteur principal Bony.

On ajoute d'ailleurs que Stavisky aurait été reçu le 22 décembre, veille de sa fuite, par M. Ameline, commissaire de la Police Judiciaire.

Le conflit qui oppose les deux polices continue. L'affaire Stavisky l'a exaspéré.

La rafale qui vient d'arracher à leurs postes le Préfet de Police et le chef de la Sûreté apaisera-t-elle ce conflit, qui ne saurait aider à rendre plus valide une justice déjà infirme ?

Marcel MONTARRON.



Municipal. Il comptait sur l'argent de ces bijoux pour fuir à l'étranger. Il put, avant de quitter Paris, obtenir 90.000 francs. Un homme de confiance devait lui apporter la somme qui lui restait due. Il n'est pas sûr que Voix et Pigaglio furent chargés de cette mission. Il est certain que l'argent attendu par Stavisky pour fuir ne lui parvint pas, que celui ou ceux qui détenaient les bijoux gardèrent pour eux ce trésor inespéré, surs de leur impunité. Depuis, aucune enquête de police n'a recherché les mystérieux bijoux. Pourquoi ? Mystère... Stavisky aurait laissé un actif-or assez



Une odeur acre monta dans l'air : on scella la bière à la cire chaude. Trois témoins du drame : le massier, un sculpteur et le garçon de l'Académie.



Krixor Bedikian passait auprès de tous pour un garçon modeste et travailleur, et pour un artiste consciencieux.



L'assassin... J'étais en face de l'assassin. Il se nommait Krixor Bedikian. Je le connaissais. A plusieurs reprises, je l'avais rencontré dans les petits bistrotts qui avoisinent la rédaction de *Déetective*...

C'était derrière cette porte mystérieuse que le crime s'était commis. J'appréhendais de l'ouvrir. Je craignais d'apercevoir, au milieu de cet atelier où tout au long de la journée régnait la gaieté, la franchise, la santé d'une bonne camaraderie, le spectacle atroce et répugnant d'un cadavre souillé de sang, plaquant ses membres flasques sur un plancher sale.

Mes craintes furent dépassées lorsque, d'une main lente, j'eus poussé le battant. Une telle sensation de souffrance émanait de ce corps affalé, de ce visage exsangue, de cette bouche crispée, de ces yeux ouverts sur une vision d'horreur, que je reculai malgré moi.

Un homme s'était penché au-dessus du cadavre. C'était le médecin. Quand il se releva, il eut un geste d'impuissance plus expressif que toutes paroles.

— Mort... poumon perforé... Rien à faire. Le silence s'était fait : un silence stupéfié. On entendit des pas précipités dans le corridor. Le commissaire de police du quartier Saint-Germain arrivait : l'enquête commençait.

Le meurtrier, Krixor Bedikian, parut comprendre alors l'atrocité de son geste meurtrier. Il se jeta vers M. Dupuis, directeur de l'Académie, en le suppliant d'une voix rauque :

— Ne me laissez pas emmener !... Ne me laissez pas emmener !... J'ai peur !...

Puis il retomba dans son hébétude et s'appuya contre le mur. L'agent dut lui saisir la main pour lui passer le cabriolet. Bedikian secoua douloureusement la tête :

— Ça devait arriver... Ou lui, ou moi... S'il n'était pas mort, c'est moi qui le serais...

■ ■ ■

Ce crime fut motivé par un roman d'amour. Il y avait cinq ans que Krixor Bedikian était arrivé à Paris. Il avait quitté l'Arménie, pays ingrat qui ne répondait plus à son désir de gloire. Paris l'attirait. Il rêvait déjà depuis longtemps d'y venir, d'y travailler, d'y réussir.

La faim, le froid, la misère, tout cela ne comptait pas. Et puis, souffrir ici ou là, qu'importe, puisque toujours il faut souffrir. Il avait aussi la ténacité de ceux de sa race, qui se cramponnent à leur bout de terre, à leurs croyances, à leurs coutumes, malgré les haines et les persécutions.

Enfin son rêve se réalisa. Pauvre d'argent, mais riche d'espérance, il débarqua un matin à Paris, s'émerveillant devant les beautés d'une ville qui fut toujours la mère des Arts.

Avec acharnement, il se mit au labeur, économisant sur tout pour pouvoir suivre les cours de sculpture, préférant ne rien manger plutôt que de manquer une exposition.

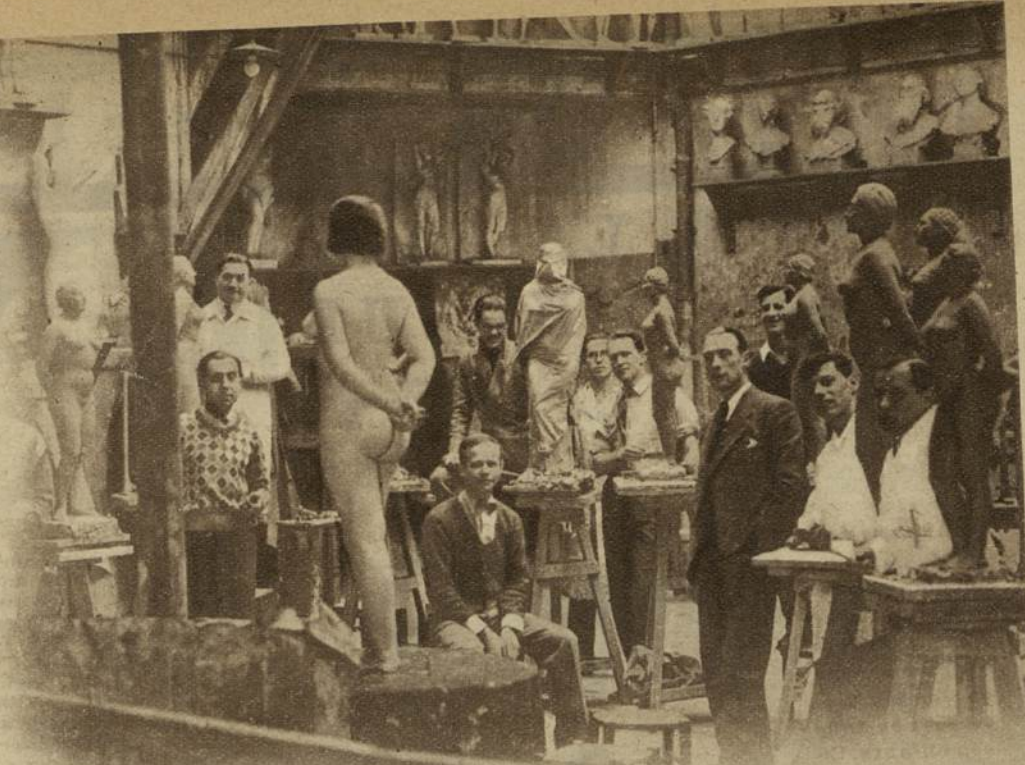
A la pension de famille, 11, rue du Commandeur, on admirait le courage et la persévérance de ce garçon de vingt-cinq ans, taciturne, mais aimable pourtant, acceptant des conseils, mendiant des sourires, tant il était désireux d'arriver à tout prix.

Il vécut dans une solitude farouche, refusant de sortir, de se distraire, jusqu'au jour où on lui présenta un compatriote, Sarkis Nalbantian.

Sarkis Nalbantian était un garçon de trente ans, au visage autoritaire, aux gestes cassants. Il était graveur de son métier. Au numéro un de la rue d'Elzévir, il possédait un vaste atelier qui occupait le troisième étage d'une antique maison. Bedikian était pauvre. Nalbantian était riche. Son métier de graveur lui permettait de vivre largement. Et il avait suffisamment de loisirs pour suivre les cours de l'Académie Jullian, car, à son métier de graveur, il voulait joindre celui de sculpteur.

Il s'intéressa aux travaux de son compatriote, lui donna des conseils, qu'échangea des confidences. Il voulut faire plus et jouer, vis-à-vis du malheureux Bedikian, le rôle d'un ami sûr et serviable.

Un dimanche, il l'invita à déjeuner. De ce jour, la destinée du jeune sculpteur prit une orientation nouvelle. A midi, Krixor s'était présenté chez Sarkis. La table était mise. Sur des nappes de couleurs vives, le jeune homme reconnut les mets de son pays. Une jeune



Une séance de pose à l'atelier de sculpture de l'Académie Jullian. Le premier élève à gauche est la victime. Le dernier à droite, le camarade qui fut blessé.

fillette entra dans la salle à manger. Nalbantian la présenta :

— Sergine, ma sœur...

Krixor jeta un long regard sur la femme et fut troublé par sa beauté. Il ne savait plus ce qu'était une femme. Dans sa solitude de poète sauvage, tout entier à son idéal ardent, il ne pensait pas à l'amour. Les modèles n'étaient pour lui que des modèles. Il n'aurait jamais pensé à les regarder avec des yeux d'amant.

Et voici que tout à coup...

Le repas fut gai. L'après-midi on s'en fut au Bois de Boulogne, courir sur les pelouses jaunies par l'automne et la soirée s'acheva au cinéma.

Les trois Arméniens se revirent souvent. Un soir, Krixor et Sergine sortirent ensemble. Sarkis n'était pas avec eux. On lui cacha cette petite fugue, car le jeune homme était dur et autoritaire pour sa sœur. La jeune fille ne rentra qu'au matin. Elle était devenue la maîtresse de l'ami de son frère.

Un jour, on parla mariage. Sarkis apprit à la fois l'amour de sa sœur pour le sculpteur et l'atteinte portée à l'honneur de la famille. Une fureur folle le saisit. Il prit Krixor par les épaules et le jeta dehors en lui criant :

— Je te défends de revenir ici.

Puis se retournant vers sa sœur :

— Tu n'épouseras pas ce va-nu-pieds. Pour la dot, je te donnerai un magasin de gravure, mais je te défends de revoir Bedikian. Il y a dans le quartier plus d'un commerçant honorable qui peut prétendre à la main de Sergine Nalbantian.

Sergine haussa les épaules, déclara librement :

— C'est Krixor que j'aime, c'est lui que j'épouserai.

Elle sortit en claquant la porte.

A l'Académie Jullian, on remarqua l'hostilité qui, soudain, venait de naître entre les deux sculpteurs. Sergine voyait son amant en cachette. Un soir, c'était mercredi, comme elle rentrait en retard, Sarkis lui déclara :

— Je le tuerais, ton amant... je le tuerais celui qui est une honte pour notre famille.

Il écumait d'orgueil et de haine. D'un geste brutal, il frappa sa sœur au visage. Celle-ci sortit sans un mot. Elle gagna sa chambre, empila dans une valise un peu de linge et partit.

Samedi, Nalbantian et Bedikian se retrouvèrent ensemble à l'Académie de la rue du Dragon. Ils travaillèrent toute la matinée sans se dire le moindre mot. Nalbantian posait en même temps pour un sculpteur de ses camarades. La glaise peu à peu prenait une forme sous les doigts agiles du modelleur. On reconnaissait le visage énergique de l'Arménien.

Midi approchait. Les modèles, quittant leurs positions fatigantes, s'étaient rhabillés rapidement : il ne restait plus que quelques rapins attardés à figoler leurs toiles.

Soudain, on vit les deux Arméniens s'aborder, une discussion s'engagea à voix basse. Puis le ton monta. Sarkis reprochait à son ami d'avoir enlevé sa sœur. Soudain, il le saisit violemment à la gorge. Un camarade se précipita pour séparer les deux hommes. Il était trop tard. Affolé, Krixor avait saisi un tranchet qu'il portait dans sa poche et qui lui servait à tailler ses crayons, et l'avait plongé dans le flanc du frère de sa maîtresse.

■ ■ ■

Krixor a été conduit au Dépôt. Dans l'après-midi, les employés des pompes funèbres sont venus à l'Académie. L'atelier était vide. Dans le cercueil numéro sept — le cercueil réservé aux assassinés — ils ont jeté le cadavre sanglant.

Aux murs, des toiles étaient des nudités de couleurs fraîches, des corps pleins de vie et de lumières, des paysages ensoleillés.

Une odeur acre monta dans l'air. On scella la bière avec de la cire chaude.

Sur la stèle, parmi les linges humides, le visage modelé de l'Arménien paraissait vivant, maintenant que le sang ne coulait plus sous son visage de chair. Ses yeux vides regardaient le funèbre spectacle des croque-morts emportant la caisse noire, la tache sanglante sur le plancher, les esquisses étoilées de sang.

Sergine quittait à la même heure le commissariat. Elle avait tout perdu. Son frère et son amant. Elle restait seule, le visage ruisselant de larmes, les bras ballants d'impuissance, en face de sa vie gâchée par l'implacable honneur du nom.

Étienne HERVIER.

# L'HONNEUR DU NOM

Le massier de l'Académie Jullian sortit en courant de l'amphithéâtre, traversa la rue du Dragon et entra, en coup de vent, dans la brasserie qui fait l'angle de la rue de Grenelle.

— Les copains !... On se tue chez Jullian. Sarkis Nalbantian est mort !

Il était midi. Déjà quelques artistes avaient entamé les belottes devant les apéritifs quotidiens. D'autres jouaient au billard russe. C'était l'heure tranquille qui suit les séances absorbantes où modèles et peintres, sculpteurs et graveurs se reposent de leur matinée de travail en absorbant les alcools aux teintes multicolores et en échangeant, parmi les annonces et les coups d'éclat des jeux de cartes, les plaisanteries coutumières aux rapins et les propos spirituels ou grivois, réservés aux jeunes gens.

On crut tout d'abord à une plaisanterie. Un gros rire fusa, mais se brisa net : le visage du messager était si pâle que l'on ne pouvait douter de ses dires. Il y eut un bruit de chaises remuées, de tables bousculées. En silence, les consommateurs se ruèrent vers l'atelier où s'était déroulé le drame.

Je les suivis. Derrière nous, le concierge du 31 repoussa les lourds vantaux d'un portail. La foule a un flair subtil et déjà l'odeur du sang l'attirait.

On courait dans les couloirs de l'école. Des sonneries de téléphone retentissaient. Des ordres se croisaient. Impassible, un agent de police montait la garde près d'une porte. Un homme, petit de taille, vêtu d'un trench-coat usagé, marchait de long en large, en se tordant les mains et en murmurant des mots sans suite.



Sur la stèle, enveloppé de linges, le visage modelé de Sarkis Nalbantian paraissait seul vivant, maintenant que le sang ne coulait plus sous le visage de chair de l'Arménien.

# FAITS DIVERS

## LA FAIM QUI TUE

si l'un des industriels les plus importants de la région. Il acheta une immense carrière et, pour cent mille francs, une solide maison de briques rouges, à proximité de l'église, rue Martiat.

Successivement, Gray, accomplissant jusqu'au bout son effroyable boucherie, tua sa femme (ci-dessus) et tous ses enfants. Ci-contre et en haut, à droite : deux des petites victimes.



L'avais réconforté de mon mieux et je lui avais donné un peu d'argent. Tous les soirs, je venais lui rendre visite et leur apporter de quoi manger. Hier, il y avait des « viololets » (boulettes de viande) avec des pommes de terre. Les enfants mangeaient de bon appétit. Le père les encourageait : « Mangez bien, mes enfants; car c'est pour la dernière fois ! » « Bien sûr, rétorquai-je en riant. Il est onze heures. Vous n'allez pas vous relever pour manger à minuit ! » Je ne comprenais pas ce que Gray voulait dire. Je l'ai compris depuis. Ce matin, en venant dire bonjour à mes voisins, j'ai découvert le crime épouvantable... Du sang, partout du sang, quelle horreur !...

Charleroi (de notre correspondant particulier).

L'homme courait, affolé. Il vint s'abattre contre la porte du garde-champêtre et se mit à frapper à coups redoublés contre le battant.

— Venez vite !... Venez vite rue Martiat. Il y a du malheur chez les Gray !...

Puis, sans attendre la réponse, il reprit sa course, alerte de la même façon le bourgmestre et les gendarmes.

— Venez vite chez les Gray, rue Martiat !... C'est atroce !...

Et, dans tout le petit bourg de Berzée, perdu aux confins du Hainaut, ce fut la stupeur.

Le village ne connaissait pas la haine. Il vivait dans la quiétude la plus parfaite, aux chants de ses carriers et au rythme des moulins battant de leurs aubes l'eau claire du ruisseau.

Et l'homme courait sans trêve à travers les rues, heurtant les portes, et criant :

— Le malheur est chez les Gray !...

Il y a une quinzaine d'années, Edmond Gray, après une absence de douze ans, revint se fixer dans son pays natal. Il arrivait d'Argentine, en compagnie d'une Italienne qu'il avait épousée là-bas, Nicoletta Jurescia, et de leur fille, Elvire...

A diriger une exploitation agricole, Edmond Gray s'était enrichi. Son père étant mort, sur ces entrefaites, l'émigrant avait vu sa petite fortune s'arrondir.

Fier d'avoir réussi, d'être l'homme le plus riche du village, Gray souhaita devenir aus-

Mais les affaires ne furent pas aussi bonnes qu'il l'avait espéré et, peu de temps après, Gray dut vendre la carrière achetée. Il en souffrit dans son amour-propre. Mais ce qui lui fut le plus douloureux, ce fut de s'embaucher comme contremaître dans une entreprise concurrente. Il le fallait, pourtant. Trois autres enfants étaient nés depuis le retour en France, et le petit capital amassé fondait peu à peu.

Pourtant, Edmond Gray essaya de faire face à la mauvaise fortune. Il emprunta trente mille francs et monta, dans sa maison, un atelier de tissage de cuir. Ce fut d'un maigre appoint. Les ressources se raréfiaient de plus en plus. La grande crise était venue. Le chômage sévissait partout. Celui qu'on avait considéré comme l'homme le plus riche du village devint la proie de la neurasthénie.

Ayant besoin d'argent pour nourrir sa famille et vivre lui-même, il démolit une partie de sa maison pour en vendre les matériaux. Mais l'inquiétude revint bientôt s'installer au logis. On avait épuisé le crédit des commerçants et la sollicitude des voisins. Les créanciers devenaient menaçants et parlaient de saisie.

Et, pour comble de malheur, une fillette était née au mois de novembre dernier.

Edmond Gray, devant sa misère et la souffrance des siens, connut alors le désespoir.

\*\*\*

L'homme — il s'appelait Joseph Guyot — confia aux enquêteurs :

— Il y a plusieurs jours, Edmond m'avait dit : « Je me ferai sauter la cervelle ! » Je

rageait : « Mangez bien, mes enfants; car c'est pour la dernière fois ! » « Bien sûr, rétorquai-je en riant. Il est onze heures. Vous n'allez pas vous relever pour manger à minuit ! » Je ne comprenais pas ce que Gray voulait dire. Je l'ai compris depuis. Ce matin, en venant dire bonjour à mes voisins, j'ai découvert le crime épouvantable... Du sang, partout du sang, quelle horreur !...

Il attendit que la maisonnée fût endormie, puis il descendit dans son atelier où il choisit six poinçons acérés, un pour chaque victime. Il s'arma également d'un maillet de bois.

Sa femme se réveilla sous le premier coup mal assuré. Elle se jeta aux genoux de son meurtrier, essaya de le fléchir. Vainement. Elvire, aux bruits, accourut. Elle subit le sort de sa mère.

Poursuivant l'œuvre de mort, Gray prit dans son berceau le bébé de deux mois, le posa sur le lit et, d'un coup précis, lui perça le crâne au-dessus de l'arcade sourcillière.

Dans la chambre du haut dormaient paisiblement les trois enfants. Ils furent frappés de la même façon.

Puis, enivré de sang et de désespoir, le père monta dans le grenier et se pendit à la maîtresse poutre de sa maison.

Et, pour marquer que plus rien ne le rattacherait à ce monde de misère, il ne laissa pas le moindre mot pour expliquer son acte.

Georges DEMOS.

Joseph Guyot découvrit, le premier, le massacre.



La petite bourgade de Berzée ignorait la haine.



Gray avait dû démolir une partie de sa maison.



Les obsèques suscitèrent la plus vive émotion.



Le garde-champêtre fut immédiatement alerté.

## Attention à vos nerfs

Tristesse, maux de tête, angoisses, douleurs dans les membres ou dans les reins, crampes, palpitations, vertiges, irritabilité, lassitude, sont quelques-uns des symptômes de la neurasthénie. Or, les nerfs malades peuvent être soignés par le NERVITAL. Les médecins, ainsi que les personnes qui l'ont essayé, en disent le plus grand bien et il est prouvé que le NERVITAL donne des résultats étonnants dans les affections nerveuses les plus diverses. Vous pouvez faire l'essai du NERVITAL sans dépenser un sou. Il suffit d'écrire à la direction du NERVITAL (rayon O), à Paris XII<sup>e</sup>, 14, rue de Wattignies, pour recevoir un échantillon gratuit accompagné d'un livre très intéressant sur les affections nerveuses et leurs causes.

Vient de paraître :

## SERVICE SECRET

par STÉPHANE RICHTER

Révélations sensationnelles sur l'activité de l'espionnage international DE L'ACTION DES FAITS DU DRAME DU SANG De l'école d'espionnage au poteau de Vincennes

Prix 12 frs

Dans toutes les librairies et franco contre mandat, timbres ou chèque aux ÉDITIONS MIGNOLET-STORZ 2, Rue Flécher PARIS (IX<sup>e</sup>)

## ÉCOULEMENTS

BLENNORRAGIE - CYSTITES - PROSTATITE guéris radicalement et rapidement par

### PAGÉOL

le plus puissant antiseptique urinaire; évite toutes complications, supprime la douleur.

(Communication à l'Académie de Médecine) CHATELAIN, 2, R. de Valenciennes, Paris, et Iles Pharm. La boîte 16 fr., l' 16 50. La triple boîte, l' 36 20

## ÉCOLE INTERNATIONALE DE DÉTECTIVES

ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS (Cours par correspondance) Brochure gratuite sur demande

34, rue La Bruyère (IX<sup>e</sup>) - Trinité 85-18

## Une trouvaille...

La bague est à la mode. Pour lancer le nouvel article de notre maison, très recommandé pour un cadeau moderne, nous offrons à titre de réclame, cette bague-chevalière, d'une forme nouvelle et très élégante, doublée or 18 carats, conforme à la figurine ci-après, au prix exceptionnel de



Pour le monogramme, nous écrire les initiales désirées qui seront gravées, à la main, artistiquement. Comme mesure, envoyez une bague de papier de la grosseur de votre doigt.

Faites votre commande aujourd'hui même. Envoi contre remboursement ou billets de banque, mandats etc.

Bijoux Parisiens Service B 24 PARIS (8<sup>e</sup>) 40, Rue du Colisée



75, rue La Fayette et 10, rue des Pyramides.

## Plaisir de voir... Bonheur de lire...

### COLLECTION SUCCÈS

(NOUVELLE SÉRIE) Vient de paraître

COLETTE ANDRIS: LA FEMME QUI BOIT BRUSLA PAROTT: EX-ÉPOUSE

J. KESSEL: LES CŒURS PURS

LOUIS CODET: LA PETITE CHIQUETTE

J. DELTEIL: SUR LE FLEUVE AMOUR

FERNAND FLEURET: LA BIENHEUREUSE

RATON: FILLE DE JOIE

Couverture en 4 couleurs sous cellophane

le volume 6 frs le volume

## L'IVROGNERIE

Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratis et franco. Écrivez confidentiellement à: Remède WOODS, Ltd., 10, Archer Str. 219 EM, Londres W. 1

# LA CÔTE D'ESPOIR



Sur la terrasse claire et gaie, face à la mer, les malades exposent leur corps au soleil et à la brise salubres.

ne comprendra jamais complètement pour deux raisons principales : la première, parce qu'il est bien portant ; la seconde, parce que nulle part autant qu'ici n'est farouche la pudeur du sentiment.

Cependant, ce que l'on sent tout de suite chez ces allongés, c'est un amour exclusif, absolu, presque religieux, de la vie, en même temps qu'une foi totale dans la guérison.

Songez un instant que ces biens qui, à nous, sont si naturels qu'ils ne sont plus des bienfaits mais des droits : aller, venir, marcher à ses affaires, courir à ses amours, eux, ils les ont perdus, et qu'il leur faut les reconquérir par le moyen le plus facile en apparence, le plus cruel quand on y réfléchit : l'immobilité.

Le public, ami des généralisations rapides et des formules simplistes, voit, dans les allongés de Berck, des tuberculeux, et qui dit tuberculeux, même au vingtième siècle, évoque quelque chose d'assez sem-

blable à ce que devait être aux hommes du Moyen Age un lépreux !...

Un tuberculeux, on n'est pas éloigné de le regarder comme un être qui, à chaque quinte de toux, crache un demi-poumon ! Sans nous lancer dans aucune considération scientifique, qu'il suffise de dire qu'un tuberculeux pulmonaire, c'est-à-dire contagieux, ne vivrait pas un mois à Berck, car il y flamberait comme une botte de paille.

Les malades de Berck, coxalgiques ou pottiques, sont tout autre chose ; il serait trop long, mais pas du tout paradoxal, d'expliquer qu'ils sont, en quelque sorte, exactement le contraire.

L'un deux, gaillard taillé en force et mauvais sort, à l'épreuve passagère et, pour certains, bienfaisante.

Oui, bienfaisante. N'est-ce pas vous, Jeanne V..., qui, dérangée par moi dans votre lecture, me tendîtes pour toutes réponses votre Baudelaire où je lus, soulignés de votre main, les deux vers divins :



Berck-Plage (de notre envoyé spécial).

On conçoit fort bien qu'un manager publicitaire en mal de « slogan », pour lancer une station thérapeutique comme celle-ci, imagine d'ajouter une « Côte d'espoir », ou mieux, un « Hope Beach » à toutes les Côtes d'Azur, d'Argent et d'Émeraude dont s'enorgueillissent les rivages français.

Mais la plage de Berck n'a cure ni de manager, ni de « slogan » ; sa publicité : les milliers d'allongés qui, chaque année, la quittent debout et guéris, y suffisent amplement et à moindre tapage.

Un drame récent, fait divers banal qui n'a dû son relief qu'à la triste personnalité de l'héroïne, vient d'attirer l'attention du public sur Berck et ses malades. Nombre d'écrivains profanes ont épilogué sur le double suicide de Rachel Méry et Georges Véron. Il faut avouer que le sujet se prêtait admirablement aux amplifications romanesques. Il s'y prêtait même un peu trop. Ayant lu de-ci de-là, non sans agacement, des affirmations un peu bien dogmatiques et des descriptions un peu trop tragiquement poétisées pour correspondre à l'humble réalité d'il y a quelques années — celle que j'avais pu, moi médecin, observer lors d'un court passage à Berck, je m'en fus, l'autre semaine, vers la cité dolente, inquiet de savoir si ce coin du monde où, « de mon temps », on guérissait, n'était pas devenu, tout à trac, un huitième cercle de l'enfer.

Sans doute, le mois de janvier d'un hiver rude n'est-il pas le mois idéal pour semblable pèlerinage. Mais ne nous a-t-on pas appris au laboratoire et à l'hôpital qu'il fallait toujours, très loyalement, se placer « dans les plus mauvaises conditions d'expérience » ? Je ne saurais affirmer que ce vent de tempête et ce froid perçant constituent les plus mauvaises ; ce ne sont certainement pas les meilleures. Et, pourtant, la première chose qui frappe, en arrivant près de la mer, c'est le nombre considérable des petites voitures et des brancards roulants sur lesquels tant de jeunes corps immobiles s'exposent aux brutales caresses venues du large.

On a beau les voir chaudement emmitouffés de couvertures et de lainages, on a froid, terriblement froid pour eux ; mais eux, après un bref regard pour les piétons grelottants que nous sommes, reprennent, face au ciel, leur éternelle et muette méditation et sourient au pâle soleil.

Pour le médecin qui, au delà du problème clinique posé par chaque malade, cherche à deviner et à percer le mystère moral, il n'est pas d'énigme plus passionnante que la psychologie du malade chronique. La maladie aiguë impose à l'organisme une lutte brutale. Toute force de résistance et d'attaque ramassées, la guenille humaine doit se battre sans trêve, sans un

instant de répit, mais durant un temps relativement court, au bout duquel le combat se juge. Dans cette guerre à mort, l'homme pense peu, absorbé qu'il est physiquement dans ce duel où tout instant de relâchement risque d'être funeste.

Une maladie chronique, comme celles que l'on soigne ici, représente une guerre d'usure, coupée, de-ci, de-là, par des épisodes plus ou moins décisifs. Dans les intervalles, et ils sont longs, le malade a tout le temps de penser ; l'esprit le plus fruste s'affine et, peu à peu, se forme une psychologie très particulière que l'on devine, que l'on pressent, mais que le bien portant



Les enfants jouent au « punch-ball », comme sur toutes les plages du monde.

qu'une carie vertébrale doit tenir allongé un an encore mais avec, au bout, la certitude absolue de la guérison, me disait :

— Voyons, Monsieur, est-ce que j'ai la mine d'un désespéré ? Nous sommes ici pour nous guérir, non pour mourir, je vous assure. Il y a un an, presque jour pour jour, j'offrais à des copains, au Quartier Latin, un dîner d'adieu, au champagne, s'il vous plaît. Dans un an juste, je les réinvite. C'aura été exactement comme si j'avais fait deux ans de retraite dans une Trappe. La vie vaut bien ça, ne croyez-vous pas ?

Ils étaient dix autour de moi, dix allon-

gés dans la vaste salle à manger claire et gaie où j'étais allé les voir, et tous les dix tournaient vers moi, debout, leurs visages hâlés par le soleil et la brise où luisaient des yeux bien vivants, dont le regard clair et profond disait l'habitude des pensées longues et courageuses.

— Nous ne voulons pas, disait un autre, qu'on nous confonde avec quelques malheureux romanesques et déséquilibrés. Nous sommes des gens raisonnables et nous avons fait le compte : d'un côté, la vie, toute la vie ; de l'autre, un nombre variable de mois de traitement et d'immobilité. C'est une affaire de doit et avoir. Je m'y connais, je suis comptable, dans la vie courante...

Et un troisième :

— Courante, c'est le cas de le dire !...

Et tous les dix de rire à cette plaisanterie que les « debouts » eussent pu trouver cruelle, mais qui, venant de l'un d'entre eux, sonnait comme un défi joyeux au

Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance Comme unique remède à nos impuretés !

L'avouerai-je ! Ce qui m'a frappé le plus dans la tournée que, en ma qualité de médecin, je fis librement dans les hôpitaux et cliniques de Berck, c'est l'atmosphère de santé morale, d'équilibre, de gaieté saine et un peu enfantine qu'on respire dans les communautés conventuelles, à quelque religion qu'elles appartiennent.

La religion d'ici, n'est-ce pas la santé, paradis terrestre dont on fut chassé, mais qu'on retrouvera ?

Les rites ? La règle ?

Inflexibles, certes, mais joyeusement acceptés : l'immobilité, les rayons, la cure de soleil et, au bout, comme une récompense certaine, la royauté de ce monde : la liberté du corps enfin délivré.

Il n'est pas jusqu'aux fêtes travesties — auxquelles prennent part les malades, même couchés — qui ne contribuent à créer cette identité de climat.

Devant tant de confiance et d'espoir, une pensée horrible me traverse, que je ne puis m'empêcher de formuler devant le docteur Marcel Galland, président du Syndicat des Médecins de Berck, et l'un des apôtres les plus convaincus et les mieux persuasifs de la station.

— Et si tout cela n'était qu'une immense duperie, pieuse certes, et pardonnable aux yeux des bien portants, mais une duperie tout de même ! Si nombre de ces jeunes gens étaient condamnés, s'ils ne devaient quitter le lit de plâtre des cliniques que pour celui de bois du cimetière ?

Pour toute réponse, le docteur Galland m'ouvre un dossier.

« Les allongés de Berck, après un séjour variable et les opérations et traitements appropriés, quittent Berck, guéris, dans la proportion de quatre-vingt-dix-huit pour cent. »

D' Henri DROUIN.

Ne se croirait-on pas au Corso de Nice ou de Cannes, en pleine fête des fleurs ?



Un pique-nique de « Berckois », dans une atmosphère de santé morale et de gaieté.





### III<sup>(6)</sup> - BOUSBIR

dans la rue Verte. A Bel-Abbès, les soldats des rues du plaisir, et, parmi ces soldats, les hommes du 1<sup>er</sup> étranger tiennent le haut du pavé. En dehors de la Légion, il n'y a guère, à Bel-Abbès, qu'un escadron de spahis. Spahis et légionnaires s'entendent bien. « Ces quartiers-là, c'est autre chose. Ça n'a point la délicatesse de celui-ci. Les filles qui les habitent sont des besogneuses terribles qui se dépêchent de gagner des sous pour disparaître de ces « Moulins-Rouge », « Chat Noir », « Cytheria », et autres paradis de casernes ».

— Vous avez été légionnaire ?

— Comme tout le monde. Avant la guerre, on appelait le quartier réservé de Sidi-Bel-Abbès le village nègre. Aujourd'hui, le pittoresque n'est pas provoquant. Deux rues avec des toits tuilés à l'espagnole et, au bout de ça, à l'angle d'une ruelle, ce « Moulins-Rouge » qui n'a rien de commun avec son illustre parrain. Depuis quelques années, on s'est occupé beaucoup, dans les journaux illustrés, de Bel-Abbès. C'est sans doute à cause de la Légion qui donne un caractère intéressant à tout ce qu'elle touche.

— C'est infiniment malheureux pour Bousbir que Casa ne possède pas de Légion étrangère.

— Vous voulez rire. Bousbir est un quartier réservé paisible et distingué. C'est une escale de paquebot. C'est un groupe de rues chaudes pour des curieux de passage qui se volent la face plus tard en prononçant le traditionnel anathème au nom de la morale, de la dignité de la femme et autres bénédiction. Qu'est-ce que la dignité de la femme vient faire dans toutes ces histoires de bordels ! La femme esclave ! Vous savez cela mieux que moi : j'ai connu M. Albert Londres. C'était un homme franc, qui écrivait ce qu'il pensait, sans se croire obligé d'applaudir aux défections des philanthropes professionnels qui ne connaissent la vie que par l'intermédiaire des congrès.

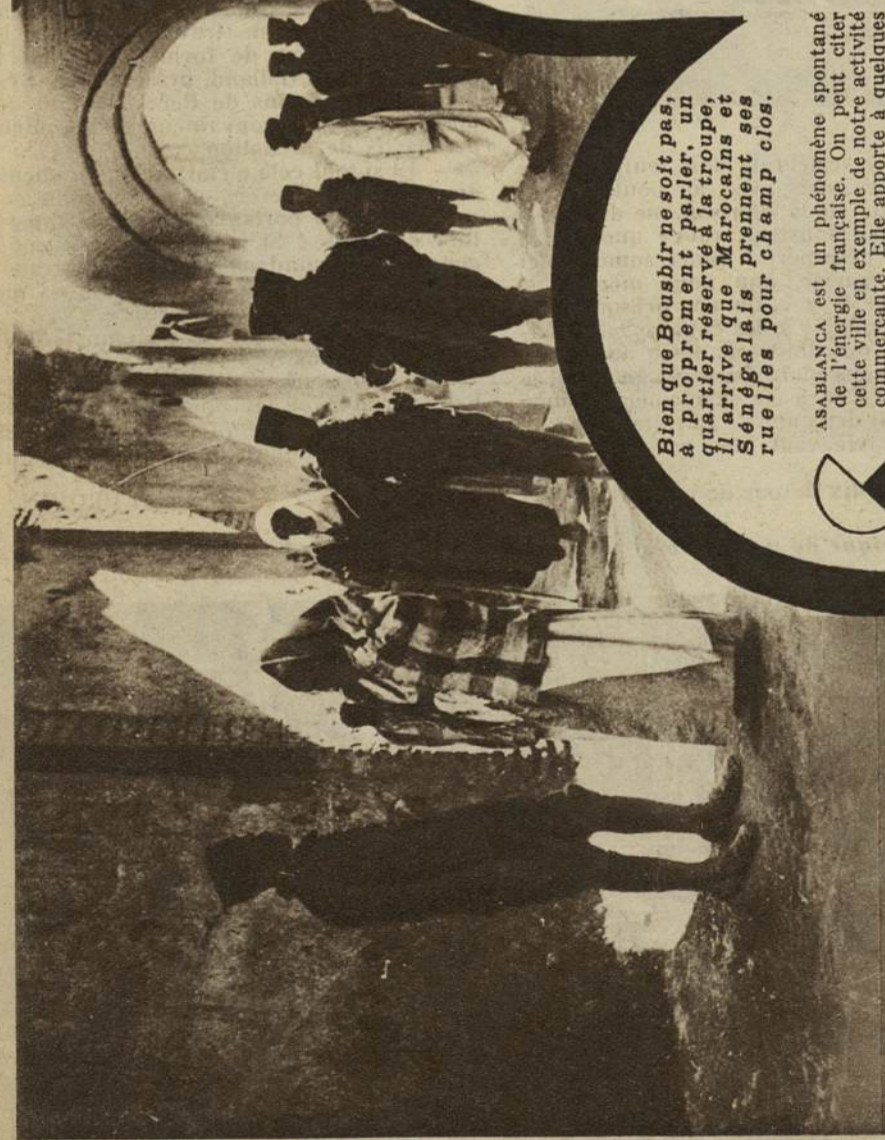
« En un sens, monsieur, je préférerais les vieux quartiers d'autrefois. Certes, l'urbanisme de Bousbir, la bonne petite santé de cette ville artificielle. Tout cela est trop beau. Nous nous acheminons à grands pas vers un pittoresque d'hôpital, vers un plaisir aseptisé et fade comme de l'eau bouillie. Dans quelques années, les maisons closes ressembleront à des cliniques ripoliques, munies d'autoclaves ou le client séjournera quelques minutes, le temps de devenir pur, chimiquement pur. Il faudra aller chez les pharmaciens pour faire l'amour, comme à New-York, m'a-t-on dit, au temps du régime sec, il fallait aller chez eux pour boire un verre de n'importe quel.

— C'est assez juste, et c'est aussi profondément triste, répondis-je.

— En vérité, c'est triste, vous pouvez l'affirmer. Je parle comme ça, n'est-ce pas, c'est pour dire quelque chose. Il me m'est venu quelque chose de mes idées à tout le monde. De temps en temps, je peux dire ce que je pense à quelqu'un. Alors, ça me soulage, ça m'a blanchi — pour plusieurs mois, comme dit le fabliau.

« Si vous aimez le chiqué, vous pouvez vous plaindre. Bousbir, avec ses robinets d'eau potable, c'est un peu un quartier réservé pour exposition coloniale. C'est un peu ce qui manquait à la dernière. Je vous garantis qu'une reconstruction d'un quartier réservé marocain avec sa crasse, ses jasmins et ses filles de la douceur — privoisées et chargées de bijoux eût connu un succès dont on parlerait encore, à l'heure qu'il est, dans la nuit de ce moment.

« Dans l'ancien temps, à une époque où la Légion portait les pantalons rouges, le village nègre, les multiples villages nègres semés au-devant d'une colonne ne manquaient pas de grandeur, parce qu'une sauvagerie magnifique mettait en échec tous les bonheurs. Pour voir les instincts primitifs se révéler tout à trac, il fallait venir la nuit du cinquième, sur les bords de l'océan Méditerranée, à l'autre bout du faubourg Bugéat. Des filles tapageaient sous la tente. On les voyait et vous entendiez des bruits caractéristiques des balonnets qui heurtaient dans la nuit les banches dans les guinguettes des



**Bien que Bousbir ne soit pas, à proprement parler, un quartier réservé à la troupe, il arrive que Marocains et Sénégalais prennent ses ruelles pour champ clos.**

ASABLANCA est un phénomène spontané de l'énergie française. On peut citer cette ville en exemple de notre activité commerciale. Elle apporte à quelques kilomètres du bled une note de pittoresque européen dont la nature qui l'entoure, encore nettement marocaine, exagère tous les effets.

C'est à quelques kilomètres à l'est de la Place de France, dans la nouvelle Medina, que l'on rencontre sur la route de Mediouna, une étrange ville close de hauts murs. Une porte monumentale en défend l'accès sur une petite place dénudée qui domine Bidonville, cette capitale de la « mouise », construite en bidons de pétrole et en tôle ondulée. Une négresse nue, coiffée d'un andrinas orange et or, comme je le vis dans une des ruelles sordides de cette cité de cauchemar, est un spectacle d'une qualité assez rare et que l'on n'oublie pas.

A droite et à gauche de cette ville close, éblouissante de blancheur, se tiennent deux corps de garde : l'un au service de la police municipale et l'autre occupé par une section en armes du régiment qui est de service au quartier réservé. Car c'est ici, entre ces hauts murs qui ne permettent aucune évacuation, le quartier réservé le plus extraordinaire, le plus propre et le plus gai du monde quand on veut bien se donner la peine d'en franchir les portes, qui, à la rigueur, sont un peu semblables à celles qui défendraient l'entrée d'un Magie-City ou d'un Luna-Park, se spécialisent dans les jeux de la Venus populaire, la célèbre Pandémie.

Ce quartier réservé, dont le nom est célèbre au Maroc, c'est Bousbir, dont le nom désespère les chasseurs d'étymologie. L'origine admise le plus communément de cet énigmatique Bousbir est celle-ci : une déformation de Prosper. Prosper-C. O. F. D.

Ceci remonte à l'époque où le petit peuple de Casablanca fut expulsé du quartier de Bab Marrakech par le manque de places. Cette population alla se loger aux abords de la route de Mediouna, dans des locaux aussi sinistres que ceux de Bidonville. En 1923, le service des Habous fit construire tout un quartier neutre autour d'une mosquée. C'est par la même occasion qu'une municipalité intelligente fit édifier ce quartier réservé modèle sur le terrain d'un certain M. Prosper qui donna son nom à l'élegante et curieuse petite cité, peuplée de filles, de leurs servantes et de leurs soukiers.

En vérité, Bousbir est bien une ville. S'il y manque un maire et un conseil municipal, elle possède les éléments de son ravissement quotidien : il y a des boulangers, des bouchers, des fruitiers, des parfumeurs, des vâriers, des marchands de collicités, de verroteries, de porcelaines et de souvenirs, qui ne sont pas ce que l'on pense. Tout ce commerce local est dédié aux filles qui ne sortent point de leur ville, si ce n'est, de temps à autre, avec la permission de la police.

Cette situation sociale est à peu près unique, je crois, dans les annales modernes de la prostitution. Bousbir est la capitale intégrale de l'amour libre. Elle est à deux visages, l'un pour les touristes et l'autre pour les clients sérieux. Ces derniers y viennent sous l'empire d'un désir précis. Ils y sont sans mystère, tout au moins apparent. Quant aux autres, ils sont tout à fait anonymes. C'est un cliché singulièrement émouvant. Tout ce que le Maroc peut offrir de plaisirs clandestins pour les

qu'un « roumi » a su leur inspirer. En général, ils sont comme tout le monde. Ils n'aiment point faire figure de cocu. Ceux qui sont plus « affranchis » le tolèrent, autant que le flouss vient panser les blessures d'amour-propre causées par cette concession.

« Il ne faut pas oublier ces bons dissidents que l'on rencontre tous les jours dans les souks, ou les mechouars, qui répondent merci, un franc sourire sur les lèvres, quand on leur donne l'heure de départ de l'autocar, et qui sont prêts à vous tirer dessus dès qu'ils ont regagné le sol de leur cher patelin. Bon copain le jour, ennemi la nuit. Tel est le principe fondamental qui règle les rapports entre un dissident digne de ce nom et un infidèle quelconque, civil ou militaire.

« Naturellement, il ne faut pas exagérer la valeur politique de toutes les agressions commises par les dissidents. La plupart des cas ressortissent à l'attaque vulgaire par des bandits de grands chemins. Ils s'emparent de quelques étrangers ou étrangers qui leur paraissent solvables et attendent paisiblement l'arrivée de la rançon en prenant leur plaisir avec les captives et les captifs, car tout est bon à ces messieurs qui, pour l'ordinaire, sont plus lubriques que des escargots à la saison.

« Il y a des histoires célèbres de rapt d'Européens et d'Européennes. Vous les connaissez. Cela n'a rien à voir avec l'histoire de Keddija, que l'on appelle toujours la Rifaine parce qu'elle venait de Chechaouene, dans le Maroc espagnol. On l'appelait la Rifaine, mais plus exactement c'était une djebli. Elle n'était plus jeune quand elle se prit de passion pour un bataillonnaire d'Outat-el-Hadj qui était en convalescence à l'hôpital de Casa. C'était un « caïd » parmi les plus dangereux : un homme qui ne craignait pas grand-chose et qui était dominé par une fantaisie intermittente qui le rendait dangereux et pour lui-même et pour les autres. Je ne sais plus son nom. On le connaissait dans le quartier sous le nom de Loulou-le-désastreux. Le gas en question venait de la marine de Toulon et du bague militaire de Taboursouk en Tunisie. On l'avait versé au 3<sup>e</sup> bataillon d'I. L. qui, à cette époque, n'était pas encore dissous. Au bataillon, le Loulou en question terrorisait tout le monde, ses camarades et ses chefs. Il possédait le génie du mal et savait s'en servir. C'est pour vous définir l'homme au point de vue social. Pour la djebli, ce n'était pas pareil. Elle l'aimait et ce mot porteur toutes les explications. Tous les soirs, le « joyeux » venait passer deux heures chez sa maltresse. Il était toujours bien muni d'argent et vêtu avec soin d'un uniforme en gabardine. Tant qu'il fut pensionnaire de l'hôpital, tout alla bien, car le soldat se tenait paisible. Il savait s'accommoder de certaines disciplines quand il le voulait. Mais, un beau jour, on lui signifia qu'il était brelé et qu'il aurait à rejoindre son corps dans un bref délai. Le « joyeux », qui s'y attendait, accusa le coup sans sourcilier. Le soir, on le rencontra dans Bousbir, l'air crâneur, coiffé d'un képi de rengain rouge et noir à passepoil jonquille. Il passa une grande partie de la nuit chez la Rifaine. On le sut plus tard, il sortit de chez elle au petit jour. Et c'est alors qu'il pénétra chez une juive de Fès qui possédait des bijoux et de l'argent. Il la tua d'un coup de baïonnette dans le gorge, maria tous les bijoux et les bijoux furent avariés. Naturellement, tout le Soudret et les Mokkaznia furent alertés. Mais le gendarme avait fendu la bisca adossé à une

Véritable capitale de la « mouise », toute construite en vieux bidons à pétrole et en tôle ondulée, Bidonville scintille sous le soleil ardent.

Notre correspondant Pierre Mac Orlan adossé à une

Dans la journée, on peut parcourir dans tous les sens les rues de Bousbir (ci-dessus) sans que la pudeur soit jamais offensée. Mais, des que tombe le soir,



Dans sa journée, on a vu les rues de Bousbir (ci-dessus) sans que la pudeur soit jamais offensée. Mais, dès que tombe le soir, les mêmes rues deviennent le paradis de l'amour libre.

alors qu'il pénétra chez une juive de Fès qui possédait des bijoux et de l'argent. Il la tua d'un coup de rasoir à la gorge, enfonça tous les bijoux et les bijoux dans sa poche, puis alla tout le soir et les bijoux à l'heure du coucher. Mais le lendemain matin, il fut tué par un autre assassin. On a donc vu à Bousbir, en 1910, un homme qui a été tué par un autre assassin.



Pierre Mac Orhan a dressé à l'heure porte splendide-ment ou- vrage de Bousbir.

« La malheureuse, qui ne ressemblait pas à un méhariste de l'armée, souffrit de la soif, les yeux brûlés par le soleil, en cherchant à apercevoir un puits. Après des jours et des nuits, la petite bande s'arrêta au croisement de deux pistes. Cependant que la Rifaine dormait dans un lit creusé dans le sable, ses longs et malheureux compagnons discutèrent longuement sur la meilleure façon de régler cette histoire. Ils avaient déjà touché la moitié du prix de leurs services. L'autre moitié devait leur être remise après avoir déposé en bonnes mains leur protégée. Le résultat de cette délibération nocturne fut qu'il valait mieux terminer cette affaire tout de suite, les risques n'étant point considérables. Ils égorgeront proprement la Rifaine, qui n'eut que le temps d'ouvrir ses paupières sur ses yeux horrifiés. Le sable but son sang. Et son corps demoura exposé aux bêtes de la nuit. Puis les deux bandits reprirent une piste nouvelle dans la direction du Sud. Ainsi mourut cette jeune femme fidèle, qu'il est, malgré tout, difficile de citer en exemple. Je vous ai raconté son histoire parce que tout à l'heure nous sommes passés devant la case qu'elle habitait autrefois. C'est un souvenir comme un autre et il ne convient pas de l'entourer d'une mélancolie exagérée. »

Sur ces mots, nous nous serrâmes la main, car nous étions arrivés à la porte de Bousbir. A nos pieds s'étendaient les tôles surchauffées de Bidonville. Un petit bébé noir pleurait toutes les larmes de son corps, assis sur un vieux bidon d'huile. Je lui donnai une petite pièce de monnaie en lui recommandant d'en faire bon usage, et je redescendis vers le Roi de la bière, en emportant avec moi quelques images qui n'étaient point inscrites sur la pellicule enroulée dans mon appareil photographique.

(A suivre.)

Pierre MAC ORLAN.



On peut admirer non seulement des danseuses (à gauche) qui, sans descendre à la vulgarité, sont les plus sages et les plus pures de Maroc, mais aussi des chaharrats splendides parées, mais plus discrètes (à droite), qui ne produisent pas leurs talents en public.

(1) Voir « DÉTECTIVE », depuis le n° 271.

l'autre pour les clients sérieux. Ces derniers y viennent sous l'empire d'un désir précis. Ils sont sans mystère, tout au moins apparent. Quant aux autres, ils viennent pour le plaisir, pour le plaisir même. Ils ne sont pas toujours faciles à un passant, même distingué, d'entendre des chanteuses, des danseuses : des chaharrats. Ces jeunes femmes ne prodigent pas leurs talents en public. Quelqu'un d'un grand seigneur les fait venir à son domicile. Elles chantent et dansent pour lui et ses invités. A Bousbir, on peut entendre des chanteurs et admirer ces jeunes Chleuh qui sont bien les danseurs les plus sages et les plus coquins. Leur perversité n'est point vulgaire, car, au Maroc, rien n'est vulgaire, si ce n'est, parfois, la présence d'un spectateur européen, un peu lourd pour le décor et l'aisance. J'allais écrire la gentillesse de cette ville d'amour qui n'impose pas ses spectacles, mais qui les révèle à bon escient. Dans ces rues, sur cette jolie place en forme de boulevard, près de cette ravissante fontaine en mosaïque où les filles vont puiser de l'eau en remplissant l'amphore par un bidon de cinq litres d'une bonne marque d'essence, rien n'est grossier. La discrétion est partout. Dans la journée, on pourrait visiter Bousbir avec femme et enfants sans que la pudeur de l'une soit offensée, et sans que la curiosité des autres soit trop spécialement éveillée. C'est simplement un quartier propre et coquet d'une médina modèle peuplée de filles alertes, malicieuses et silencieuses. La plupart sont jeunes. Elles sont soumissives, en apparence, comme leur profession le veut. Toutes les cases occupées par les habitantes de ce quartier du plaisir sont propres et neuves. Les murs badigeonnés à la chaux font valoir le teint des jeunes négresses ingénues qui ne savent pas au juste où commence le bien et où finit le mal.

Elles ont leur bain. Il y a là, parfois, une trentaine de femmes jeunes et nues qui reconstituent assez bien un tableau d'Ingres, de Chassériau ou de Delacroix. Ce bain est toute une cérémonie, un culte. Pendant une heure, mon guide m'en vanta les bienfaits.

Monsieur, me disait-il, je croyais être propre tous les matins, je prends un tub en me levant et je me frotte le corps. C'est une erreur. Un jour, un Arabe m'emmena dans un bain maure. Je fus cuit, recuit, bouilli, « ragrabouilli ». La vapeur fit sortir de mon corps une quantité de crasse, expérience qui me rendit si confus que, depuis ce jour, je suis devenu un client assidu de ces bains. C'est parce qu'elles font un usage fréquent de ces bains maures que les petites filles de ce quartier (et, en général, toutes les femmes arabes un peu soignées) ont la peau si douce. Soigner leur peau est à peu près la seule occupation de leur journée. Elles vont au bain ; elles macèrent dans les huiles et les parfums. Après quoi, elles broient le henné et se font des tatouages.

Et les bagarres? demandai-je.

Euh! dans le quartier réservé, l'heure tranquille n'est pas celle des militaires. Ces jeunes gens obéissent à des tas de préjugés de caserne; ils ont, de l'honneur, des conceptions arbitraires et, parfois, Marocaines et Sénégalaises qui se détestent en venant aux mains. Bousbir n'appartient aux soldats que pendant quelques heures. Il y a parfois de la casse : du « tabassage », comme disent les colons. Mais Bousbir n'est pas, à proprement parler, un quartier réservé à la troupe. Ce n'est pas comme à Bel-Abbès, par exemple, dans la rue de l'Hôpital ou

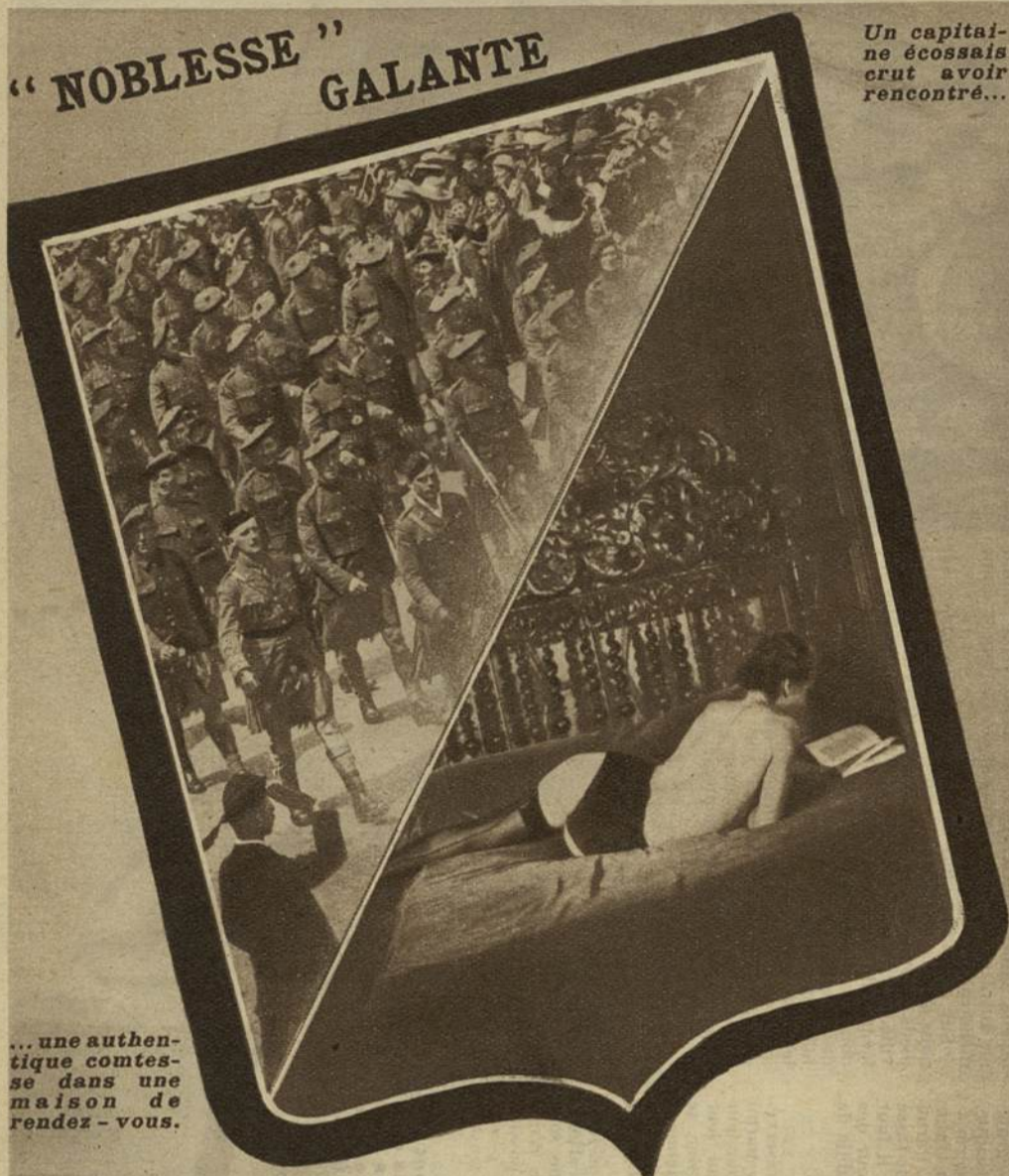
On peut admirer non seulement des danseuses (à gauche) qui, sans descendre à la vulgarité, sont les plus sages et les plus pures de Maroc, mais aussi des chaharrats splendides parées, mais plus discrètes (à droite), qui ne produisent pas leurs talents en public.



(1) Voir « DÉTECTIVE », depuis le n° 271.

# FEMMES JUGÉES

"NOBLESSE" GALANTE



Un capitaine écossais eut avoir rencontré...

... une authentique comtesse dans une maison de rendez-vous.

PRÈS avoir regardé dans un miroir son visage bien ciselé qui semble né avec la dernière aurore, Mlle Mercier décida, pour vendre ses charmes plus avantageusement, de se faire appeler « comtesse Henri de Beaumont ». C'est sous ce nom que l'a aimée un noble capitaine écossais. C'est cette ambition illégitime qui vient de la conduire en correctionnelle.

Le noble Écossais, Robin S..., qui, fier de son illustre naissance, signe, même ses lettres familières, « descendant de la reine Mary », l'a connue jusqu'au sens le plus intime du terme. Mais, avec des idées un peu singulières sur la noblesse de France, il ne s'étonnait pas de rencontrer la « comtesse » dans une maison hospitalière où l'amour est tarifé. Il ne s'étonnait pas non plus que sa jeune conquête lui « empruntât » diverses sommes.

Mais un jour vint où il voulut se faire rembourser. Toute la querelle, au fond, vient de là. C'est un litige autour d'un mot. Le capitaine dit « prêt » quand la « comtesse » dit « cadeau ».

Le président interroge d'un ton plein d'humour la jeune usurpatrice. Celle-ci s'explique avec douceur et sans embarras :

Mlle Mercier. — J'avais des relations avec lui et, lorsqu'il me donnait de l'argent, ce n'était pas un prêt mais un cadeau.

Le président. — Bref, une rémunération ? Et vous vous faisiez appeler « comtesse Henri de Beaumont » ?

Mlle Mercier. — On m'a présenté comme telle...

Dans une maison de rendez-vous ! Une imposante matrone, qui cache des charmes fatigués sous un manteau de loutre et une blondeur pleine d'artifice, s'avance alors à la barre.

La MATRONE. — Je recevais des cadeaux pour Mlle Mercier et je les lui remettais.

Le PRÉSIDENT. — Ah ! vous transmettiez des paquets clos...

A ce mot lourd d'allusion, le public, qui a écouté d'une oreille amusée, s'esclaffe de bon cœur. Il rit plus fort encore en apprenant que le naïf capitaine a écrit au comte de Beaumont et lui a adressé une photographie de Mlle Mercier. « Est-ce bien votre femme ? », demandait-il. Le comte de Beaumont l'a aussitôt rassuré. Mais alors le créancier — ou qui se présume tel — ne veut plus faire crédit à la fausse comtesse pour les 13.000 francs qu'il lui avait « prêtés ».

M<sup>e</sup> Chaperon, avocat de ce plaignant de sang royal, fait une courte plaidoirie, traversée d'une utile désinvolture. Il prend cette affaire avec la légèreté qui convient et donne lecture des lettres où la « comtesse » ajournait le remboursement des prêts. C'est une invraisemblable série de contretemps qui eût dû éclairer le crédule Écossais. « Je regrette », écrit-elle, de ne pas vous avoir rencontré hier. J'avais justement dans mon sac la somme que je vous dois. » Ou ceci : « J'ai donné il y a cinq minutes cette somme à un orphelinat, car je n'arrivais pas à vous rejoindre. » Et, cet été, elle affirme : « J'avais conservé l'argent que je vous devais jusqu'au cinq juillet. Mais ensuite je l'ai versé à des orphelins. » Puis, pour conserver tout son crédit, elle ajoute en post-scriptum : « Je viens d'avoir des nouvelles d'Angleterre du P. de G. »

Ce P. de G., en France, pourrait se traduire par : procureur général. Mais, en Angleterre, aucun doute : il s'agit du Prince de Galles ! Tout simplement !...

Moins naïve que le capitaine, la salle rit à gorge déployée.

M<sup>e</sup> Poirier, qui défend Mlle Mercier, remet les choses à leur juste place. Il en coûtera 13.000 francs à Robin S... pour apprendre à connaître la vraie noblesse française.

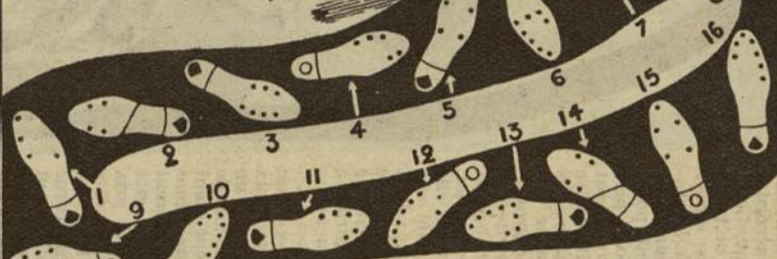
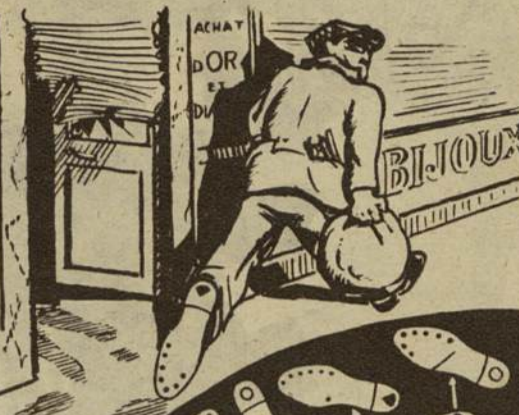


La vraie comtesse Henri de Beaumont, dont le nom fut usurpé par Mlle Mercier.

Maggie GUIRAL.

## 30.000 frs DE PRIX EN ESPÈCES

seront intégralement versés à ceux qui feront arrêter ce cambrioleur!



Parmi les nombreuses traces de pas relevées par la police, une seule correspond exactement à la chaussure du coupable. Trouvez-la et gagnez notre **GRAND PRIX DE 20.000 F**

Ne perdez pas une occasion de gagner un prix intéressant en vous amusant. Ce concours ne vous engage absolument à rien. Vous avez tout à gagner et rien à perdre !

**QUELQU'UN GAGNERA. POURQUOI NE SERAIT-CE PAS VOUS ?**

**RÈGLEMENT DU CONCOURS**

1<sup>er</sup> Envoyez-nous de suite, inscrits lisiblement, le numéro de la chaussure correspondante, ainsi que vos nom, prénoms et adresse complète.

2<sup>e</sup> Si votre réponse est juste, vous serez immédiatement classé parmi les gagnants possibles de nos prix et vous en serez prévenu par nos soins. Vous recevrez en même temps notre catalogue illustré qui vous permettra de vous qualifier définitivement par un achat modique, avec garantie formelle d'échange ou de remboursement en cas de non-convenance.

3<sup>e</sup> Les prix seront attribués par un Jury impartial, assisté d'un Officier Ministériel, qui vérifiera la sincérité des opérations et départagera les réponses d'après leur présentation. La décision du Jury sera sans appel et la liste des gagnants sera adressée à tous les concurrents qualifiés.

4<sup>e</sup> Ce concours, formellement interdit à notre personnel, sera définitivement clos le 20 avril 1934.

Ne perdez pas une minute pour nous répondre car, indépendamment de nos prix, une prime en espèces de 1.000 francs sera immédiatement adressée, par mandat, au premier concurrent qui se qualifiera avant le 28 Février

**LISTE DES PRIX**

GRAND PRIX	20.000 frs
2 <sup>e</sup> PRIX	5.000 frs
3 <sup>e</sup> PRIX	2.000 frs
4 <sup>e</sup> PRIX	1.000 frs
20 PRIX de 100 fr.	2.000 frs

Envoyez de suite votre réponse aux **GRANDS DÉPÔTS FRANÇAIS (Département 410)** 51, rue des Francs-Bourgeois — PARIS-4<sup>e</sup>

### Jardinier, il ne pouvait se courber

Mais il se débarrassa de ses maux de reins

Se trouvant en société, ce jardinier entendit faire l'éloge des Sels Kruschen. Il eut l'idée d'essayer ces sels pour des maux de reins dont il souffrait depuis plusieurs années. Et voici ce qu'il écrit :

« Je suis jardinier et j'avais grand-peine à me tenir courbé, souffrant depuis de nombreuses années de douleurs dans les reins. Depuis un mois que je prends chaque matin la petite dose indiquée de Sels Kruschen, mes douleurs rénales ont presque complètement disparu. Je ne souffre presque plus et je me sens plus alerte. »

A. R..., à F..., (Loiret). Lettre n° 1711.

La fonction des reins dans la machine humaine est celle de deux filtres. Le sang passe 180 fois par heure dans les reins, qui rejettent l'acide urique et autres résidus toxiques et renvoient dans le sang des substances utiles telles que le glucose et le chlorure de sodium. Lorsque vos reins perdent leur activité, ils se bouchent ; l'acide urique et les autres poisons pénètrent alors dans le sang, circulent avec lui ; il en résulte de l'auto-intoxication ou empoisonnement. C'est parce que Kruschen donne une nouvelle vigueur aux reins qu'il met fin au lumbago, aux différentes formes de rhumatismes et à la goutte.

Sels Kruschen, toutes pharmacies : 9 fr. 75 le flacon, 16 fr. 80 le grand flacon (suffisant pour 120 jours).

**CONCOURS 1934**  
Secrétaire près les Commissariats de **POLICE à PARIS**

Pas de diplôme exigé. Age 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Ecrire : Ecole Spéciale d'Administration, 28, Bd des Invalides, Paris-7<sup>e</sup>

**AUX FUMEURS**

Vous pouvez vaincre l'habitude de fumer en trois jours, améliorer votre santé et prolonger votre vie. Plus de troubles d'estomac, plus de mauvaise haleine, plus de faiblesse de cœur. Recouvrez votre vigueur, calmez vos nerfs, éclaircissez votre vue et développez votre force mentale. Que vous fumez la cigarette, le cigare, la pipe ou que vous prisiez, demandez mon livre, si intéressant pour tous les fumeurs. Il vaut son pesant d'or. Envoi gratis.

Remède WOODS, 10, Archer Street (219 TAA), Londres W 1

**ACHETEZ TOUS LES JEUDIS**  
chez votre libraire  
LE PLUS ANGOISSANT DES  
**ROMANS POLICIERS**  
le roman complet **0.50**  
Lisez cette semaine



Ch. PLON, éditeur  
63 bis, rue du Cardinal-Lemoine, Paris

Entends son gai ramage il suggère un bocage... **PENDULE RUSTIQUE**, avec gai oiseau mobile qui chante ouvrant le bec.

Coucou véritable **chantant**

N° 800 « SONORA » Chalet haut. 27 cm. Sculpture artistique en relief, bois ciré, foncé, contre-poids, pin doré, balancier régulateur. Mouvement laiton. Solide, 28 heures. Précision étonnante.

Garantie 10 ans  
**BAISSE DE PRIX**  
Envoi contre 46 fr. au rembour. 48 fr. 2 horloges. 86 fr.

Visitez nos magasins ou écrivez : **COPA Dép. D**  
59, boulevard de Strasbourg  
PARIS-R. P.



Le cortège funèbre traverse le petit village de Riedisheim, où eut lieu le drame.

Au cimetière: le père et les deux frères de la victime.

En les mains calleuses des fossoyeurs, les cordes glissent lentement.

Oscar Meyer s'approche de la tombe de Marcel Studer et y déposa une couronne de fleurs blanches.

Mulhouse (de notre correspondant particulier.)

ENTRE les mains calleuses des fossoyeurs, les cordes filaient lentement. Par secousses, le cercueil blanc s'enfonçait dans la terre brune. Il disparut aussitôt.

Il y eut un choc sourd. Et les cordes furent retirées. La mère se pencha sur le bord de la tombe. Les bras tendus, elle cria d'une voix aiguë :

— Adieu ! mon petit... Mon pauvre petit !... Pourquoi l'a-t-on tué ?...

Le père, immobile, le visage torturé de tics nerveux, déchirait inconsciemment son mouchoir. S'épaulant dans leur chagrin, les deux frères du mort pleuraient des larmes d'enfants.

— *Requiescat in pace...*

Le ciel, lourd de neige, pesait tristement sur le petit cimetière alsacien, sur la foule consternée, sur le prêtre qui psalmodiait à mi-voix les dernières prières : celles qui promettent le repos éternel, la paix dans un monde meilleur ; celles que l'on murmure à l'ultime chevet des morts, avant de les laisser à leur sommeil solitaire.

— *Pater noster...*

Le goupillon égrena sur le couvercle de la bière des gouttes d'eau qui ressemblaient à des larmes.

Un adolescent s'approcha. Il avait dix-sept ans. Il se nommait Oscar Meyer. Les yeux fixes, les lèvres serrées, les mains tremblantes, il déposa sur le bord de la fosse une couronne de fleurs blanches. Et, dans le silence du champ des morts, on entendit sa voix balbutier :

— Marcel Studer, tous tes camarades sont là, autour de toi. Ils t'adressent un dernier adieu !

Est-il possible de mourir, à seize ans, sous le couteau d'un assassin ? La stupeur habitait le cœur des petits compagnons du mort. Ils ne pouvaient arriver à comprendre comment le drame s'était noué. La mort vient si vite, parfois !...

Et, pourtant, Marcel Studer n'avait que seize ans et il ne demandait qu'à vivre.

Un à un, les amis de l'enfant jetèrent sur le cercueil la poignée de terre traditionnelle. Afin que le linde de glèbe soit moins lourd au défunt...

Puis le soir vint. La nuit, la neige se mit à tomber. Le tombeau de l'enfant fut recouvert d'un linceul blanc.

■ ■ ■

— C'est ici que ça s'est passé, me déclara le brigadier Hueber.

Et, de sa main maigre, il me désigna un coin de la place de la Mairie.

C'était un dimanche après midi. Un dimanche terne et calme comme tous les dimanches à la campagne. Les femmes étaient à vêpres. Les hommes jouaient aux cartes dans les cabarets enfumés où l'on buvait des vins d'Alsace, clairs et fluides comme de l'eau, mais secs comme un été ensoleillé. Sur la place, des enfants jouaient. Parfois, le jeu tournait à la dispute. Mais, bien vite, la gaieté, l'insouciance des gosses de quinze ans reprenaient le dessus et les éclats de rire et les cris, joyeux comme ceux des hirondelles, égayaient le village endormi dans sa quiétude dominicale.

Et, brusquement, le drame avait éclaté. La mort avait passé.

Raymond Herr — il avait quatorze ans — avait pris le couteau d'un jeune camarade. Un beau couteau de corne, à la lame aiguë, et qui servait à tailler dans l'écorce de sapin les petits bateaux que l'on faisait voguer sur l'eau calme du lavoir et sur le bassin des fontaines.

— Rends-le moi, hurlait l'enfant déposé.

Raymond riait d'une façon nerveuse en aiguisant la lame du couteau sur une pierre qui dépassait du mur.

— Non !

C'est alors que Marcel intervint. Il s'approcha de son compagnon de jeu.

— Rends ce couteau au même, ça vaudra mieux !

Sans répondre, d'un air goguenard, Raymond regarda Marcel et haussa les épaules.

— Allons, décide-toi, reprit Studer. Sinon, je te le fais rendre de force !

Herr se dressa soudain, blessé dans son

orgueil buté d'enfant arriéré. Une bataille s'ensuivit. Le couteau tomba à terre. Roulant sur le sol gelé, les deux combattants essayèrent, tour à tour, de s'en emparer. Raymond Herr parvint à le reprendre. Il se leva brusquement et alla s'adosser au mur, les épaules collées à la pierre, le poing crispé autour du manche de corne. Il sentait dans son dos l'arête des pierres et, dans sa main, la corne rugueuse. Une étrange force le possédait.

Les épaules en avant, Marcel Studer s'approchait pour reprendre le couteau, cause de la querelle. Le front étroit de Raymond se plissa davantage, ses yeux s'assombrirent soudain, un rictus tordit sa bouche mince, et, avant que son adversaire eût pu prévoir le mouvement, son bras, par deux fois, se leva et frappa...

Il y eut un éclair rouge ; le sang avait giclé. Hébété, Raymond, maintenant, regardait son compagnon, son ami de tout à l'heure, qui, en gémissant, essayait de comprimer le sang qui jaillissait comme d'une fontaine.

— Il faut le conduire à la Croix-Rouge, conseilla un bambin de douze ans.

En soutenant sa victime, Raymond gagna péniblement l'infirmerie. A bout de force, Marcel s'effondra sur le seuil.

On le transporta d'urgence à l'hôpital. Il était trop tard : une artère avait été coupée. Dans son lit blanc, à l'hôpital de Hasenrain, à Mulhouse, l'enfant mourut.

Le brigadier Hueber avait emmené Raymond Herr à la gendarmerie. Le meurtrier était sans inquiétude comme sans remords. Les mains dans les poches, il s'assit dans un coin et se mit à siffloter.

Le lendemain matin, on le remit en liberté provisoire. Toujours sifflotant d'un air indifférent, il regagna sa maison. Il ouvrit la porte. Toute la famille était assise autour de la table, pour le déjeuner du matin. Il y eut un silence. Aux reproches qui faisaient vaciller les regards, Raymond comprit que l'irréparable était fait. Il baissa la tête, noua ses mains qui tremblaient et, seul, le cœur gros d'un chagrin de gosse, honteux de sentir en lui une âme de brute, il s'appuya contre le mur et se mit à pleurer.

■ ■ ■

Chez les Studer, la douleur, une fois de plus, est entrée. Assis auprès du foyer, on parle à mi-voix de l'enfant tué. On se rappelle sa gaieté, son insouciance, cette vie ardente qui le poussait toujours à l'action.

Le père hocha la tête :

— Nous sommes faits pour le malheur, nous autres, dit-il, d'une voix lasse. Il y a deux ans, à peine, nous avons perdu un fils dans des conditions mystérieuses. On l'a retiré, noyé, du canal. Mon second fut accusé d'avoir détourné une importante somme dans la maison de commerce où il travaillait. On le mit à la porte. Depuis, on a découvert le voleur, mais cela n'empêche pas que le soupçon erra longtemps sur nous et que l'on nous a mis à l'index...

« Il y a quelques semaines, un autre de mes enfants a été victime d'un accident de motocyclette. Il est à peine remis... »

« Et maintenant Marcel, mon pauvre Marcel !... »

Appuyée contre la fenêtre, Mme Studer pleure doucement.

— Comme il doit faire froid, là-bas ! murmure-t-elle.

Dehors, il neige. Les yeux de la pauvre femme, par delà le village, les murs sombres, les toits blancs, fixent le cimetière où son fils dort son sommeil éternel.

Aimé SPITZ.



La maison qu'habite la famille Studer semble avoir été frappée par le malheur.

Hong-Kong  
(de notre correspondant particulier).

DANS sa cabine, située en arrière de la passerelle, le lieutenant Dubois, vêtu d'un kimono à ramages et d'une casquette crasseuse, agite frénétiquement un shaker.

Le courrier des « Messageries Maritimes » est à quai depuis une demi-heure et je suis monté à bord dès que le pavillon de la Santé a été amené. Je viens y chercher des nouvelles de France et serrer la main de quelques-uns des officiers du bord, avec lesquels je me suis lié de camaraderie au cours d'une précédente traversée.

Je n'ai pas encore pu mettre la main sur le second-captaine, absorbé par l'ouverture des cales, mais les lieutenants m'ont accueilli joyeusement, et Dubois a voulu me servir un de ces apéritifs terribles dont il a le secret.

— Voilà du véritable « Clap of thunder », annonce-t-il en remplissant les verres ; un breuvage connu par les amateurs français sous la dénomination de cocktail du « tonnerre de Dieu »...

Pendant ce temps, le lieutenant Maurel a remonté un phono et nous charme par une complainte malgache.

Le phonographe n'est pas mauvais, le cocktail non plus, et nous sommes disposés à trouver à la vie des qualités savoureuses quand, tout à coup, un brouhaha s'élève dans la coursive.

Un sanglot strident domine le tumulte d'une dispute où l'on discerne des mots anglais, chinois et français. Il y a quelque chose du cri d'une bête aux abois dans cette lamentation désespérée.

# LES CHINOIS

Le lieutenant Maurel, dressant la tête, a déclaré :

— Pour qu'un Chinois sanglote de cette façon, il faut qu'il sache qu'il n'en a plus pour très longtemps à vivre...

Le télégraphiste entra alors en coup de vent :

— Faut pas compter descendre à terre ce soir, annonce-t-il.

Deux cris d'indignation lui répliquent :

— Hein !... Comment !...

— Eh ! oui, continue le radio, d'autant plus imperturbable que la mesure ne saurait toucher son service ; il y a branle-bas, perquisition générale, et on aura certainement besoin de vous... Paraît que nous avons un chargement d'armes clandestin et la police en a été avisée par un mouchard, naturellement. Le commandant n'en croit rien, mais on va fouiller tout de même. La police est mise en goût par l'arrestation de cet imbécile qu'on interrogeait chez le second, tout à l'heure.

— Comment a-t-il été pris ?

— C'est un Chinois de terre. Il était monté à bord et, en redescendant, fouillé par hasard par les gardes du port, il a été trouvé muni de deux parabellums qu'il portait pendus, un sous chaque fesse, dans son large pantalon flottant. Son compte est bon et il n'en a plus pour très longtemps à hurler. Il a dénoncé celui qui lui avait remis les armes. Devinez...

— ...

— Ling-Ha-Tchan...

Les deux lieutenants font un bond et s'écrient simultanément :

— Notre boy de carré ?...

Le radio s'incline :

— Lui-même ; et, s'il n'a pas pris le large en sentant venir le vent, je ne donnerais pas cher de sa peau...

Là-dessus, le télégraphiste disparaît, curieux de suivre le développement de l'affaire. Dubois enfle son uniforme. On frappe. Un timonier se découpe dans la pénombre de la coursive.

— Lieutenant, le second-captaine vous demande d'urgence au carré des officiers de pont... Mes amis me quittent en me donnant rendez-vous sur le pont-promenade.

Je m'accoude un instant à la rambarde. Dans la nuit qui descend, une forêt de jonques évolue silencieusement. Où vont-elles ? D'où sortent-elles ? De quoi vivent-elles ? Autant de mystères. Une brise légère enfle leurs étranges voiles membranées, conçues sur le modèle d'une aile de chauve-souris. Des hommes s'affairent sur leur pont étroit et, à l'arrière, sur la dunette surélevée, des femmes et des marmailles s'agitent sans but défini. Parfois, sur une jonque de haute mer, un vétuste obusier avance sa courte gueule noire et, seul, semble prendre au sérieux sa menace dérisoire.

Combien de hors-la-loi impossibles à identifier montent ces barcasses moyenâgeuses qui errent, sous des prétextes de transports fallacieux, et ne cherchent qu'une occasion de piraterie ou de contrebande ?

Une main se pose sur mon épaule.

C'est le télégraphiste qui m'a aperçu et vient me tenir compagnie. Son visage est éclairé d'un large sourire.

— On vient de découvrir une ribambelle de revolvers et même quelques carabines...

— Il n'y a rien là de si comique ?...

— Entendu ; mais vous ne devineriez jamais où tout cet arsenal avait été dissimulé ! Pas la peine de chercher ; je vais vous dire. Vous avez déjà déjeuné au carré des officiers, hein ? Oui. Vous savez alors que, d'un côté de la table, il y a des fauteuils vissés au sol et que, de l'autre côté, il y a un canapé fixé à la cloison. C'est un vieil arrangement réglementaire de carré. Eh bien ! c'est dans le coffre de ce canapé que les boys avaient entassé les armes en question. Dire que, depuis le départ de Marseille, nous étions assis là-dessus !...

Je questionne le radio :

— Et les boys ?

— Envoyés à la nouvelle de l'arrestation du Chinois de terre...

Devant nous, les lumières de Kowlon scintillent. L'obscurité enserre le port. Le télégraphiste me donne un coup de coude et me désigne un Chinois, vêtu d'un bleu de chauffe, qui est accoté contre une manche à air du pont inférieur.

Comme s'il avait deviné que nous nous occupions de lui, l'Asiatique lève vers nous un masque ironique et ravagé.

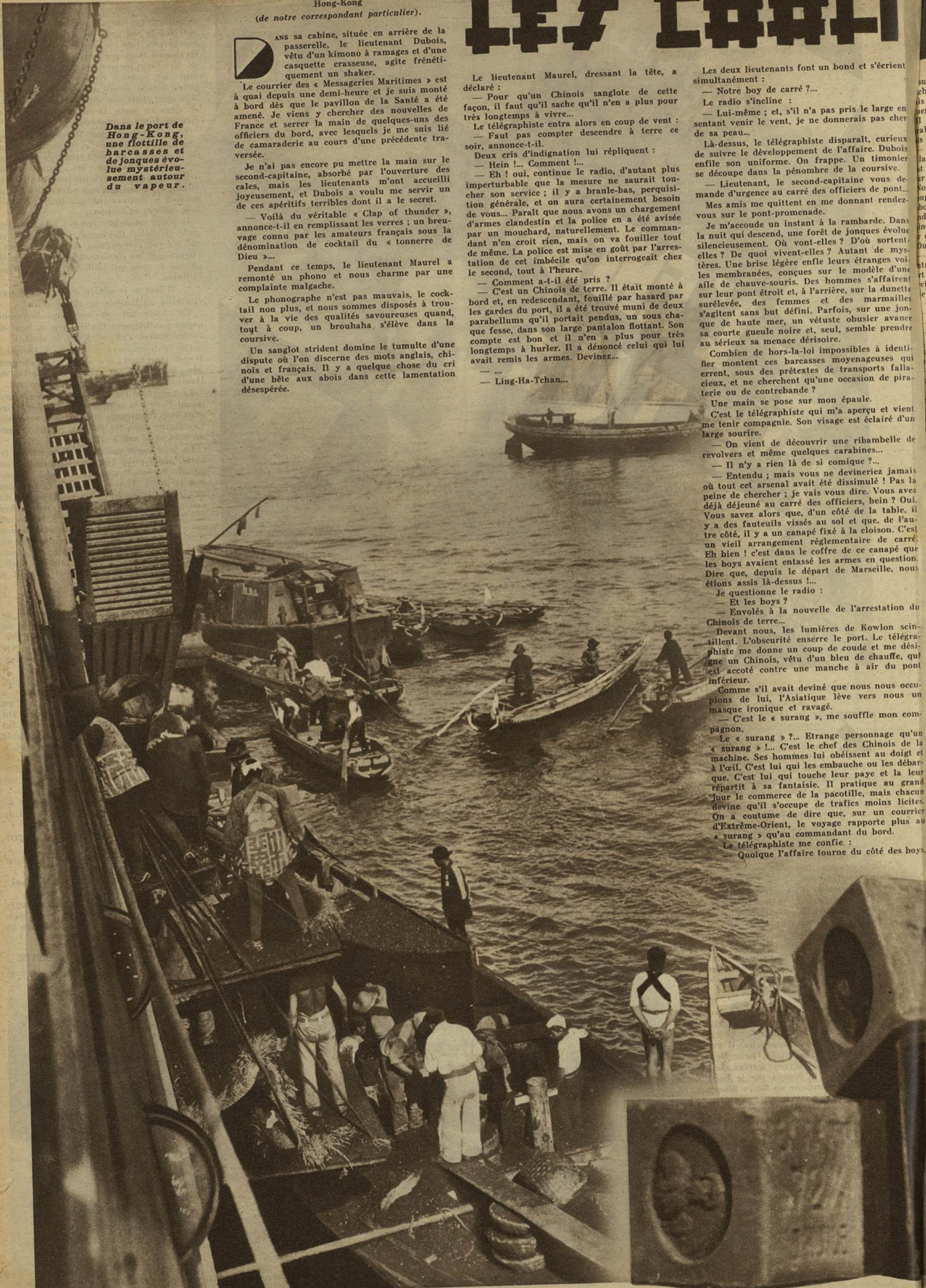
— C'est le « surang », me souffle mon compagnon.

Le « surang » ?... Etrange personnage qu'un « surang » !... C'est le chef des Chinois de la machine. Ses hommes lui obéissent au doigt et à l'œil. C'est lui qui les embauche ou les débarque. C'est lui qui touche leur paye et la leur répartit à sa fantaisie. Il pratique au grand jour le commerce de la pacotille, mais chacun devine qu'il s'occupe de trafics moins licites. On a coutume de dire que, sur un courrier d'Extrême-Orient, le voyage rapporte plus au « surang » qu'au commandant du bord.

Le télégraphiste me confie :

— Quoique l'affaire tourne du côté des boys...

Dans le port de Hong-Kong, une flottille de barcasses et de jonques évolue mystérieusement autour du vapeur.









# DÉTECTIVE

## LES RUES SECRÈTES

LIRE, EN PAGES 8 ET 9,  
LE GRAND REPORTAGE  
DE PIERRE MAC ORLAN



***Tout un quartier de Casablanca, le pittoresque Bousbir, est dédié au culte d'un tyrannique amour. Car ses servantes, parées comme des prêtresses, ne peuvent plus s'évader de ce champ clos.***

AU SOMMAIRE | Stavisky, le démolisseur, par Marcel Montarron. — L'honneur du nom, par Etienne Hervier. — La Côte d'espoir, par le D<sup>r</sup> Henri Drouin. — L'enfant tué, par Aimé Spitz. — Les coolies de la mort, par J. El. Macho. — Les secrets de la police, par Jacques Peuchet.